

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

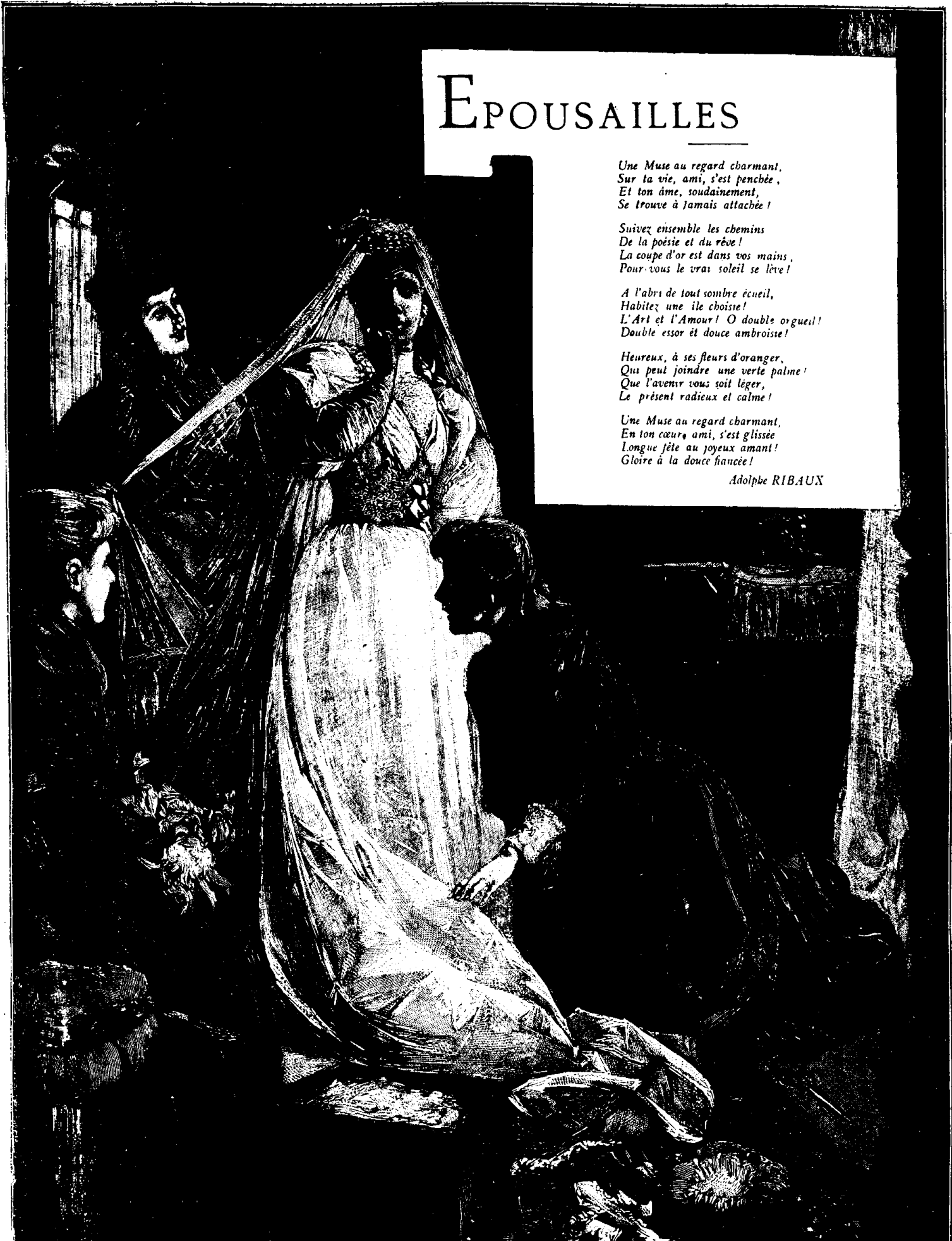
16^{ME} ANNÉE, No 787.—SAMEDI, 3 JUIN 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



EPOUSAILLES

*Une Muse au regard charmant,
Sur ta vie, ami, s'est penchée,
Et ton âme, soudainement,
Se trouve à jamais attachée !*

*Suivez ensemble les chemins
De la poésie et du rêve !
La coupe d'or est dans vos mains,
Pour vous le vrai soleil se lève !*

*A l'abri de tout sombre écueil,
Habitez une île choisie !
L'Art et l'Amour ! O double orgueil !
Double essor et douce ambroisie !*

*Heureux, à ses fleurs d'oranger,
Qui peut joindre une verte palme !
Que l'avenir vous soit léger,
Le présent radieux et calme !*

*Une Muse au regard charmant,
En ton cœur, ami, s'est glissée
Longue fête au joyeux amant !
Gloire à la douce fiancée !*

Adolphe RIBAU

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 JUIN 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Nos primes.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Chronique de juin, par Hermance.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : In hoc signo vinces, par C.-R. Daoust.—Les artisans Canadiens-français.—Poésie : Appel au printemps, par Marguerite des Champs.—La lampe du sanctuaire, par Cardinal Wiseman.—Portraits, par A. Piazza.—Notes historiques, par F.-J. Audet.—Poésie : La femme, par J.-H. Malo.—En voiture, par Aimée Patrie.—L'amour de Jeanne, par Laurette de Valmont.—Bibliographie.—Petite poste.—Vice-versa.—Poésie : Vois-tu, par Enéri.—Nos hommes d'affaires.—Viauville.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Théâtres.—L'art culinaire.—Diable et coq, par Vulcain.—Acrostiche, par A. Pelletier.

GRAVURES : Epousailles.—Portraits de MM. Wilfrid Larose et de J.-N. Brossard.—Vue de la nouvelle paroisse de Viauville, près Montréal.—Portraits des membres du bureau de direction des Artisans Canadiens-Français.—Rébus.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGTIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingtième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI), aura lieu samedi, le 3 JUIN, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 5 mai 1899.

Nous avons eu le Vernissage dimanche dernier. Tout Paris s'y était donné rendez-vous. La richesse des toilettes parisiennes le disputait en beauté à l'éclat brillant des toiles des maîtres.

L'immense salle des machines contenait trente mille personnes venues pour saluer le talent ou le génie d'impeccables ouvriers et d'excellents artistes — à quelques exceptions près.

Nos exposants canadiens — dont je reparlerai dans une prochaine chronique — Hébert, Suzor-Côté, Blair Bruce, Morrice, etc., sont en bonne place dans les salons d'honneur.

Aperçu : le buste de sir Wilfrid Laurier, par le sculpteur Paul Chevré.

Voici l'appréciation d'un sculpteur de grand talent, très connu au Canada et qui a été à même d'étudier parfaitement sir Laurier ; il connaît le modèle et son caractère ; et c'est pour cela aussi que nous croyons

très juste ce jugement : "Chevré a fait un effort considérable. Ce buste de Laurier est joli, mais il n'est pas beau : (1) l'artiste s'est trop amusé à faire des détails. M. Laurier pourra reconnaître ses traits, mais il n'y verra ni le reflet de son âme ni celui de son grand caractère."

Et, nous ajouterons qu'il est difficile de voir, par ce buste, le diplomate qui pense ou l'orateur qui charme et convainc.

Néanmoins les opinions sont partagées, et M. Hector Fabre est satisfait de l'œuvre de son protégé, et c'est quelque chose ; — c'est même beaucoup, puisque cela assure, d'ores et déjà, à Chevré, la protection et la clientèle de tous ceux de nos ministres qui, d'ordinaire, suivent les conseils de notre honorable commissaire-général à Paris.

L'éminent académicien Anatole France publie une charmante anecdote de l'époque révolutionnaire dans la *Revue des Deux Frances*. C'est une des plus belles pages du maître que les journaux parisiens se sont empressés de reproduire. Dans le même numéro de mai, le baron Louis Girardot termine sa longue étude consacrée à Louis XVII, le fils de l'infortuné roi Louis XVI mort sur l'échafaud. On sait que l'Histoire fait mourir Louis XVII à l'âge de 10 ans, victime des brutalités de ses geôliers. Le baron Girardot, soutenu dans cette version par M. Victorien Sardou, l'académicien, prétend que le jeune Louis XVII ne mourut pas dans sa prison, mais parvint à s'échapper et à gagner la Hollande où il vécut très retiré. Le baron Girardot publie, dans la *Revue des Deux Frances*, les documents les plus curieux et les plus inédits sur cette question.

Le plus curieux c'est que Louis XVII, devenu M. Naundorff, a laissé un fils qui revendique aujourd'hui le trône de France, et que le roi de Hollande a reconnu comme le seul véritable héritier des Bourbons. La polémique est ouverte et les théâtres de Paris s'emparent déjà de cette curiosité historique pour faire le *maximum* des recettes.

Après les curieux articles qu'elle a publiés sur la découverte du Pôle Sud et qui ont le tour de la presse parisienne, la *Revue des Deux Frances* tient avec cette autre question le *record* de l'actualité.

Nous venons d'apprendre la mort du peintre Murray Prendergast.

Pauvre Murray ! — il s'en est allé avant le temps des roses d'été qu'il aimait tant !

A Paris, avec nous, il y a deux ans, il était gai ; et son esprit nous amusait. Bon cœur, intelligent, plein de talent, c'était un vrai type de peintre.

Je me souviens encore de son enchantement à parler de l'Italie — de l'Italie où il était allé vivre quelques mois sur les conseils de son ami, le Dr Daniel Le Cavalier — Le Cavalier, rendons-lui cette justice, avait prédit avec précision, comme toujours, le peu de temps qui restait à vivre à notre cher ami.

En écrivant ces lignes, je regarde, ému, une *Vue de Venise*, (aquarelle) souvenir de Murray, à son retour d'Italie, avant son départ pour le Canada où il retournait ayant hâte de revoir sa famille, et espérant qu'il trouverait parmi les siens, les soins dont il ne pouvait être entouré ailleurs.

Je vois, par la pensée, Murray, arrivant à ma chambre un matin où je le croyais encore à Venise, — il nous avait écrit huit jours auparavant qu'il comptait passer l'hiver sous le ciel bleu d'Italie. Il venait d'apprendre la mort très prompte d'un ami et cela l'avait impressionné, d'autant plus qu'il ne se sentait pas bien du tout, ces jours-là. Alors, en vingt-quatre heures il avait décidé son départ pour Paris et pour le Canada.

Il avait hâte d'aller embrasser son père, sa mère et ses sœurs.

Combien de fois il lisait et relisait les lettres de son père et de sa mère ! C'était un bon fils. Il n'aimait

(1) Terme usité à Paris parmi les artistes.

pas, il adorait ses parents, dont il ne parlait qu'avec attendrissement et reconnaissance.

Murray Prendergast avait beaucoup de talent, et si sa santé eût été meilleure, il aurait laissé un œuvre magnifiquement bel.

Mais les quelques toiles qui restent, signées de lui, suffisent à lui honorer sa mémoire.

Et, nous tous qui l'avons connu, nous garderons toujours le plus excellent souvenir du cher ami trop tôt disparu.

* *

M. H.-B. Rainville, qui a passé une quinzaine à Paris, est reparti pour le Canada.



P.-S.—M. Murray Prendergast était membre de la Société Canadienne de Paris. Et, dans une réunion spéciale de membres et d'amis, des résolutions de condoléances ont été adoptées qui seront envoyées à la famille de notre très regretté camarade.

Ces résolutions ont été adoptées sur la demande de nos compatriotes : MM. J.-H. Chalifoux, A. Suzor-Côté, Ed Plamondon et R. Brunet.—R. B.

CHRONIQUE DE JUIN

Savez-vous rien de plus triste au regard que l'aspect d'une grande maison vide ? D'une grande maison sans rideaux aux fenêtres, sans minois enfantins appuyés aux carreaux, — sans figure discrète vous souriant amicalement à travers l'espace !

Pour moi, tenant étroitement aux personnes, aux lieux et aux choses, j'éprouve, près de certain nid déserté, un quelque chose d'infiniment sensible, de triste.

Il semble même que je ne veuille rien voir de meilleur ici bas que la *stabilité* chez chacun et en tout : tant est grande ma désolation à toutes ces parcelles que détachent de nos âmes les événements de chaque jour.

Mais c'est l'heure où tout oiseau ouvre grande son aile : qui pour des fillettes à la constitution faible, qui pour une parente âgée, — qui pour le plaisir de retrouver sur la plage de l'an dernier les amis d'une heure, une soif de changement de scène, — l'inconstance, mon Dieu, fait que les quartiers douilletts et soignés de la saison froide ne vont plus aux natures délicates, libres, avides des senteurs printanières. Et je sais des amies, amantes de la belle nature, qui nous ont quittées depuis plusieurs semaines déjà, le cœur léger, pour aller se griser des premières brises, des premiers baisers du soleil aux prés font leur toilette, aux bourgeois perçant l'écorce comme s'ils avaient soif de vivre, aux fleurs ouvrant craintivement leur corolle.

Toutes ces choses, en rase campagne, ont un charme qu'on ne saurait dire : je le sais, — sans pardonner guère qu'on nous oublie un peu devant des beautés qu'on ignore dans les villes.

Néanmoins, il faut se faire aux départs : tant de visages connus suivront ceux que nous regrettons déjà ! Tant de noms manqueront à l'appel aux heures des loisirs et des causeries sans fin.

Moi-même, n'ai-je pas plus d'une fois suivi ce courant qui entraîne chacun hors de chez soi pendant les mois d'été ?

Je me suis souvent demandé si ce n'est pas une mode que nous nous imposons, plutôt qu'un besoin réel que nous ressentons...

Que de gracieux et jolis "homes" nous quittons pour des chambres d'hôtel incommodes, des matelas suspects et des tables où les primeurs se font longtemps attendre !

Mais à quelque chose malheur est bon, nous passons ces semaines — d'orages, cahin-caha, le sourire aux lèvres, la joie au cœur quand même, et nous rentrons

out joyeux, tout heureux, au foyer hospitalier [qui nous attend !

Et si nous n'y avons laissé personne pour nous sourire dès notre entrée, nous retrouvons, dans l'angle formé par la fenêtre, le bon fauteuil qui nous ouvre affectueusement encore ses larges bras ; tout près, le livre préféré ouvert à la page où nous l'avons laissé ; les plantes aimées dont le vent a secoué trop fortement la tête, et qui, maintenant, s'inclinent vers nous, suppliantes. Nous marchons à travers toutes les pièces, frères d'un orgueil que personne ne nous peut reprocher et deux choses nous restent seulement plus de nos pérégrinations : un teint bruni et le souvenir des liaisons durables que nous y avons formées.

Admance.

A BATONS ROMPUS

Frileux comme un vieux garçon qui n'a plus de cheveux, ou comme une vieille fille édentée, le printemps—presque l'été—a peur de sortir.

En effet, il fait tellement froid pour la saison, qu'on se demande si la nature elle-même ne se refroidit pas ; refroidissement, image de la vieillesse, précurseur de la mort. A peine si les arbres sont verts, si les fleurs fleurissent, si les oiseaux chantent, si le soleil montre le bout du nez.

—Tout change, tout change, disait dernièrement un gamin de dix ans, et il y a trente ans ce n'était pas comme aujourd'hui !

Oui, enfant, tout change, comme tu le répètes après ton grand père ; les hommes, les femmes, la politique, tout change jusqu'à ce qu'ayant fait le tour de son cadran, l'humanité recommencera, toujours affolée, sa course vers le grand inconnu.

* *

Seule, une chose est invariable et ne changera jamais : c'est au mois de mai, qu'il soit pleureur et maussade, froid et sans soleil, cette guirlande éternelle et parfumée de jeunes vierges et de jeunes communiantes, allant, sainte phalange, recevoir le sceau sacré, le passeport qui leur donne droit d'entrer dans la céleste Patrie.

Quel est celui qui ne tressaille à ce touchant tableau et qui ne sent remuer les fibres les plus intimes de son cœur ? Oui, de même que le bœuf mourant se croit encore sous le joug qui a courbé sa tête durant sa vie, l'âme aussi se courbe respectueusement et malgré elle au souvenir de cette première communion qui relie la terre au ciel, l'homme à Dieu !

* *

Le mois de mai est aussi le mois des épousées, des fiançailles, des lis et des orangers, et il ne peut en être autrement, car union avec Dieu ou union avec l'homme, le cœur, quand bien même il ne le voudrait pas, s'imprègne pour la vie des senteurs parfumées des fleurs que la nature fait pousser sous nos pas, l'âme s'entoure d'une branche d'aubépine pour que le bonheur qui y est enfermé ne s'envole plus, l'esprit s'irradie aux premiers rayons du soleil, en s'unissant au chaste concert de la nature.

* *

Puisque je parle mariage, chose qui m'est inconnue, et j'en demande bien pardon à mes lectrices, car je dois en causer fort mal, je ne puis résister au désir de leur dire ce qui m'est arrivé ces jours derniers.

Étant à la campagne pour y chercher des pissenlits, j'ai trouvé l'écrit suivant que je livre à la publicité, espérant par ce moyen qu'il reviendra peut-être à son auteur.

Je n'y change rien, et si quelqu'un se trouve froissé, je lui en demande humblement pardon, car je crois que mon indiscretion peut être utile.

Voici :

A MONSIEUR C...

UN MARIAGE MYSTÉRIEUX

*J'apprends, mon cher ami,—ceci est fort étrange—
Que vous êtes marié.
Aussi fleurissez-vous bon, car vous fleurissez l'orange,
Mais on est contrarié.*

*Oui, on est contrarié,—je le dis avec rage—
De vous savoir époux,
Pourquoi n'avez-vous eu, mon ami, le courage,
D'avertir vos amis... C'eût été bien plus doux.*

*Donc, vous avez passé, comme dit l'Écriture,
Tout en faisant le bien.
Voilà pourquoi, ami, de par ma signature,
Vos amis vous envoient de bons souhaits par le mien.*

*Permettez d'ajouter, au bas de cette adresse,
Deux mots venus du cœur :
C'est que pour vous, Marie, au cœur plein de tendresse,
Fera votre bonheur !*

A qui le papier et pour qui ?

Je ne le remettrai, comme pour le dénouement de Paris, ce concours abracadabrant de La Patrie, qu'à celui qui me dira dans quel bois je l'ai trouvé.

* *

Deux grandes rumeurs sont à l'ordre du jour. La première c'est une souscription en l'honneur de Sir Wilfrid Laurier ; la seconde c'est le départ de l'Hon. Tarte pour Paris, où il va, dit-on, surveiller les travaux du Canada à l'Exposition de 1900.

Et d'abord, on me permettra de dire que j'applaudis de tout cœur à la première idée, car la vertu doit toujours être récompensée.

Outre cela, c'est une mesure très sage et très prudente, car en se rappelant les noms de feu Cauchon, Letellier, Senécal, Mercier et tant d'autres, nos hommes d'Etat actuels doivent penser à ces vers de Victor Hugo :

*De quoi demain sera-t-il fait ?
Aujourd'hui l'homme sème la cause,
Demain, Dieu récolte l'effet.*

Donc, il est question d'une souscription pour Sir Wilfrid Laurier. C'est fort bien, mais ce qui me chiffonne, c'est que cette souscription sera inaccessible aux petites bourses et seulement possible aux grands admirateurs de ce brillant Canadien, car les souscriptions ne seront pas moindres de cinq cents piastres !... Est-ce qu'on commencerait à prendre Sa Majesté le Public pour une quantité négligeable ?

Pourquoi donc ce privilège est-il réservé aux fortunés ?... Et pourquoi ne ferait-on pas plutôt une souscription publique où chacun irait porter l'hommage, l'obole de son admiration pour Sir Wilfrid ?... Ce serait comme un nouveau genre de plébiscite qui montrerait à l'homme d'Etat et au pays entier, le nombre de ses admirateurs.

Cela se fait en France quand on veut offrir un sabre d'honneur à un grand citoyen, et je crois que Sir Wilfrid serait sensible à ce genre de manifestation publique et patriotique...

Je propose donc, non une souscription par voie des journaux, mais une souscription faite dans chaque paroisse, entre les mains du Maire, inscrite sur un livre à lettre alphabétique, ce qui permettra facilement plus tard de conserver tous les noms dans un *Livre d'Or* destiné à sir Wilfrid.

Si quelqu'un d'autorisé se met à la tête de ce mouvement, je serai heureux de mettre mon nom à la fin de la liste.

* *

Quant au voyage de M. Tarte à Paris, je répéterai ce que j'ai entendu par un contracteur :

—Non, disait-il, *not'* ministre n'ira pas exposer sa santé ainsi, car chaque fois qu'il lui faut quitter son administration, pour lui c'est un sacrifice, une croix que le devoir, le dévouement et l'abnégation lui imposent.

Justin P. Labat

IN HOC SIGNO VINCES !

*C'était aux premiers jours de notre ère chrétienne,
Dans le sang des martyrs notre foi grandissait !
Le nouvel évangile à la plèbe payenne
Imprimait peu à peu son immortel cachet.
De vaillants confesseurs et des vierges pieuses,
En versant leur sang pur, souriaient aux bourreaux
Qui, convertis soudain par ces morts glorieuses,
Apprenaient à mourir à leur tour en héros.
La divine moisson alla croissant sans cesse,
De vastes champs nouveaux remplacèrent l'ancien
Et Dieu voulut, dans son éternelle sagesse,
Donner enfin au monde un empereur chrétien.*

*Voyez couchés là-bas, couvrant la plaine sombre,
Ces milliers de soldats sanglants, défigurés ;
La Mort, spectre hideux, se promène dans l'ombre
Et compte en grimaçant ceux qu'elle a moissonnés.
Rude fut le combat. La Victoire indécise
Souriait aux deux camps, du matin jusqu'au soir ;
Mais demain, on l'admet, Rome enfin sera prise,
L'empereur Constantin a perdu tout espoir.*

*Or, pendant cette nuit, sur sa couche agitée,
L'empereur vit en songe un étendard nouveau :
Des chrétiens c'est la Croix fièrement jetée
Sur un fond tout en or, merveilleusement beau.
" In Hoc Signo Vinces ! " quelle étrange devise !
Quel éblouissement ! Les lettres sont de feu.
Ce symbole de honte et que chacun méprise
Serait à l'avenir l'emblème du vrai Dieu !
Constantin a compris, Dieu parlait à son âme.
Au réveil il ordonne au soldat ébahi
De fabriquer bien vite une immense oriflamme
Semblable au labarum entrevu dans la nuit.*

*La Croix fut, en effet, le gage de victoire ;
Les barbares vaincus demandèrent quartier.
Et l'empereur romain,—on le voit par l'Histoire,—
Reconnut pour son Dieu le Fils du charpentier.*

*Plus de cent ans passés, par un accord infâme,
Nos ancêtres vaincus, mais toujours inconquis,
Ainsi qu'un vil troupeau qu'on rède corps et âme,
Furent vendus après avoir été trahis.
Les plus riches d'alors regagnèrent la France
Laisant dans ce pays quelques milliers de gueux,
Pauvres, manquant de tout, n'ayant d'autre espérance
Que de mourir bientôt sous le joug odieux.
Leurs orgueilleux vainqueurs, dans leur folle arrogance,
Ignorant à dessein les pauvres délaissés
Qui pour vivre n'avaient qu'une maigre pitance.
Ils mourraient de douleur, et c'était bien assez.*

*Soudain, dans ce moment de désespoir suprême,
Un rayon bienfaisant illumina les cieux.
Car le prêtre parut portant le saint emblème :
" In Hoc Signo Vinces ! " Tous levèrent les yeux.
Tout n'était pas perdu, la foi restait vivace !
Le courage bientôt envahit chaque cœur.
Et nous avons depuis suivi gaiement la trace
Des héros d'autrefois tombés au champ d'honneur.*

CHARLES-R. DAoust.

Lowell, Mass.

LES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS

(Voir gravure)

Nos lecteurs connaissent la société de secours mutuels les Artisans Canadiens-français, société catholique et essentiellement canadienne, dont nous donnons les membres du comité dirigeant en une de nos gravures.

La devise de cette association en fait connaître les principaux caractères : *Justice, Economie, Bien-être.*

Le 21 mai, les Artisans faisaient une grande démonstration avec musiques, bannières, escorte militaire. Après la procession, la foule des mutualistes se rendit à l'église Notre-Dame, où une messe en musique fut célébrée : M. l'abbé Labelle, de Saint-Sulpice, fit une courte mais chaleureuse allocution.

Le banquet suivit : plus de trois cents convives se réunirent à l'hôtel Richelieu. M. le président Grothé, échevin, porta la santé de la reine et du clergé.

On ne peut que recommander des sociétés aussi bien dirigées, et le bien qu'elles sont appelées à produire au point de vue social et moral dans nos populations est incalculable.

APPEL AU PRINTEMPS

*Fuyez, fuyez neige et froidure,
Je ne veux plus de vos frimas ;
Oh ! renaissiez douce verdure,
Revenez croître sous nos pas.*

*C'est après toi que je soupire,
Brillante saison des amours ;
A tes douces fêtes j'aspire,
Tes joies embelliront mes jours.*

*Reverdissez, charmants bocages,
Abritez les oiseaux chanteurs ;
Je veux entendre les ramages
De ces musiciens enchanteurs.*

*Rossignols, pinsons, hirondelles,
Voici revenir le printemps ;
A ses appels soyez fidèles,
Venez redire vos doux chants.*

*Où, je vois la nature entière
Se revêtir d'aspects nouveaux ;
Déjà la saison printanière
Étale ses divins tableaux.*

*A ce spectacle si sublime,
Mon cœur s'enivre de bonheur.
Je sens que mon âme s'anime :
Elle béuit le Créateur !*

MARGUERITE DES CHAMPS.

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

I.—SON ÉCLAT

Qui m'accordera d'être comme j'ai été
autrefois, dans ces jours où Dieu me
garrait, lorsque sa lampe luisait sur
ma tête ?

Job. XXIX. 2. 3.

Au fond des plaines, non loin de la frontière d'Espagne, il y avait (notre récit se rapporte au siècle dernier) une petite chapelle rustique, située sur une hauteur connue sous le nom de *Mont Marie*. La chapelle elle-même était d'une architecture simple et sans prétention, solidement bâtie et remontant à une très haute antiquité. Cependant l'intérieur en était richement orné. Des ornements d'argent brillaient sur l'autel, et les murs étaient couverts de tablettes votives, d'ex-voto en argent suspendus là en souvenir de grâces qu'une pieuse croyance attribuait à l'intercession de la Mère de Dieu à qui la chapelle était dédiée.

Cette chapelle, en effet, était célèbre dans le pays ; on l'avait en grande vénération, elle était presque devenue le but d'un pèlerinage. Au-dessus de l'autel on voyait un riche tabernacle, mais un peu en arrière se trouvait une statue de la Vierge Immaculée tenant dans ses bras son divin Fils : cette statue était presque de grandeur naturelle, en marbre blanc et de style antique.

En la regardant sous un jour favorable, on voyait aussitôt que c'était un chef-d'œuvre de l'art, une œuvre de haute inspiration. Rien de plus bienveillant, rien de plus doux que l'expression du visage de la Mère, rien de plus attrayant et de plus majestueux à la fois que le maintien de l'enfant.

Au milieu du sanctuaire, en avant de l'autel, était suspendue une lampe d'argent, allumée nuit et jour, selon l'usage des églises et des oratoires catholiques. On ne se souvenait pas de l'avoir jamais vue éteinte, même dans la nuit la plus orageuse, car la piété du peuple pourvoyait abondamment à son entretien avec la plus pure huile d'olive du pays. Et c'était là pour plusieurs un objet de grande importance, car cette lampe servait de phare et de guide aux voyageurs pendant la nuit ; on l'avait, à cause de cela, suspendue de façon que sa lumière brillât à travers une fenêtre ronde placée au-dessus de la porte, et on pouvait l'apercevoir à une grande distance.

Le sentier qui conduisait de plusieurs hameaux à la principale route de la vallée, passait près de la chapelle ; ce sentier inégal et étroit longeait le flanc de la montagne et bordait un précipice ; le voyageur pouvait s'avancer hardiment tant que la lumière de la

chapelle brillait en face de lui ; mais aussitôt qu'elle disparaissait, cachée par la saillie du rocher, il devait tourner court à droite et descendre sans crainte, parce qu'en cet endroit le précipice se change en une pente douce qui mène à la route.

Cette règle était si sûre, qu'on ne se souvenait pas qu'un accident fût jamais arrivé le long de ce sentier. C'est ainsi que ce beau rite symbolique de la religion procurait en même temps un grand bien social ; ainsi l'autel de Dieu envoyait au loin sa joyeuse lumière pour éclairer le sentier obscur et pénible (obscur et pénible, hélas ! comme celui de la vie !) et la pensée du voyageur solitaire se trouvait amenée à offrir ses hommages à l'Agneau miséricordieux dont cette étoile lui indiquait le trône terrestre, ou bien elle lui représentait l'œil vigilant de la Providence qui lance ses rayons du haut du sanctuaire sur notre route désolée pour nous encourager et nous guider.

La chapelle était confiée aux soins d'un ermite prêtre qui demeurait à côté dans une humble maisonnette, et qui pourvoyait aux besoins spirituels du voisinage, à cause de l'éloignement de l'église paroissiale.

Sur la route dont nous avons parlé, à environ trois-quarts de lieue de la chapelle, on apercevait un de ces pauvres hameaux qui se rencontrent dans les montagnes. Les habitants de ce hameau étaient pour la plupart des bûcherons qui gagnaient leur vie dans la forêt d'alentour.

Parmi les cabanes qui le composaient, il y en avait une qui se faisait remarquer par sa propreté, quoiqu'elle fût aussi pauvre que les autres, et le jeune ménage qui l'habitait ne se distinguait pas moins par son activité industrielle que par ses vertus et par le bonheur dont il jouissait. Pendant que Pierre travaillait courageusement dans la montagne, sa femme Annette restait assise à son rouet, qu'elle ne quittait que pour vaquer aux soins du ménage, et l'on voyait près d'elle leur jeune et unique enfant qui n'avait pas encore trois ans, mais qui donnait déjà des signes d'une grande intelligence et d'heureuses dispositions à la vertu. La petite fille avait reçu au baptême le nom de Marie, comme les autres enfants mis sous la tutelle du Mont-Marie.

Elle faisait les délices de ses parents, car à une grande vivacité d'esprit et une grande gaieté, elle joignait une étonnante douceur de caractère et une merveilleuse délicatesse de sentiments. Aussi peut-on s'imaginer facilement avec quelle affection le père et la mère étudiaient ses moindres regards.

Cependant vers cette époque, ils remarquèrent avec effroi, chacun de son côté, que ses yeux perdaient de leur vivacité, que son intelligence semblait s'affaiblir ; quelques jours se passèrent sans qu'ils eussent le courage de se communiquer leur observation ; mais à la fin il devint manifestement nécessaire de recourir aux soins d'un médecin, car l'enfant pâlissait et maigrissait de plus en plus, et ses forces diminuaient à vue d'œil. Les ressources de la science furent en vain épuisées ; le médecin déclara qu'il n'y avait qu'un miracle qui pût sauver l'enfant.

Quelle désolation pour les parents ! Ils étaient tout entiers absorbés dans leur douleur. Enfin, ne trouvant plus de consolation sur la terre, ils tournèrent avec plus de ferveur leurs pensées vers le Ciel, qu'ils n'avaient pas d'ailleurs oublié d'appeler à leur secours dès le commencement de la maladie.

Par une belle après-midi d'automne on vit ces malheureux parents gravir lentement l'étroit sentier que nous avons décrit, et diriger leurs pas vers le Mont-Marie. La mère portait dans ses bras un fardeau bien précieux, mais plus léger, en réalité, que celui qu'elle portait dans son cœur. C'était sa fille faible et malade qu'elle avait soigneusement enveloppée quoique le temps fût chaud.

Il faisait encore jour quand ils arrivèrent à la chapelle, et il se trouvait à quelques paysans qui y étaient entrés pour leur visite du soir, au retour de leurs travaux. La porte était ouverte ; le soleil couchant pénétrait par là dans toute sa gloire et inondait l'intérieur de la chapelle de ses rayons d'or, revêtant d'une magnificence vraiment royale les peintures, les ex-voto suspendus et les brillants ornements de l'au-

tel. Il semblait que ce fût l'heure solennelle où le souverain, sur son trône, donne ses audiences. Le tabernacle où le Roi des rois était réellement présent paraissait splendidement illuminé, comme pour entendre les chants des cœurs reconnaissants et pour répandre les trésors de ses abondantes bénédictions. La chapelle présentait alors un coup d'œil magnifique. Ces paysans agenouillés en plusieurs groupes, dans une fervente adoration et qui pouvaient à peine supporter l'éclat des rayons du soleil réfléchi par le tabernacle d'argent, étaient en ce moment plus majestueusement et plus gracieusement vêtus que les plus riches et les plus fastueux maîtres de la terre. Le pinceau d'or du ciel illuminait leurs rustiques costumes, il étoilait leurs têtes comme d'une auréole et versait comme des torrents de gloire sur leurs figures rayonnantes et dans leurs regards humides qui se tournaient vers la divine présence devant laquelle toute royauté de la terre doit s'abaisser. Et l'orgue se mit à lancer ses notes puissantes, et tous s'unirent dans un simple mais imposant concert d'actions de grâces.

C'est à ce moment-là même que Pierre et sa femme arrivèrent au seuil de la chapelle, et tous deux s'arrêtèrent instinctivement, comme s'ils eussent été incapables d'aller plus loin.

Cette éblouissante lumière, cette atmosphère tout étincelante d'or, ces regards heureux, ces notes retentissantes ne s'accordaient pas avec leurs sentiments, ne sympathisaient pas avec leurs cœurs brisés ; ils ne venaient pas faire de demande particulière, ils venaient chercher pitié, miséricorde et paix.

Bientôt cependant ils se sentirent tous deux confus de ce manque apparent de confiance, et, usant hardiment du privilège toujours accordé par le sentiment catholique à ceux qui sont dans la détresse, ils s'avancèrent jusqu'aux degrés qui marquent l'entrée du sanctuaire. La mère déposa sur ces degrés son précieux fardeau, son cher enfant, et tous deux tombant à genoux, protégèrent de leurs mains leurs yeux baignés de larmes contre l'éclatante quoique mourante lumière qui les blessait.

Longue, profonde, ardente fut leur prière.

Cependant les chants avaient cessé, l'orgue s'était tu, et la foule des paysans s'était écoulée peu à peu. L'ermite avait poussé la porte et interceptait ainsi les derniers rayons du soleil couchant.

Il dit tout bas, en se retirant, à ce couple affligé :

— J'ai laissé la porte ouverte, restez aussi longtemps qu'il vous plaira : ayez bon courage ; puisse Dieu vous consoler et exaucer vos prières, par l'intercession de sa sainte Mère !

Le bon ermite ne ressemblait pas au grand prêtre Elie, qui reprochait à Anne de troubler le silence du temple par ses supplications.

Alors les deux affligés découvrirent leur visage et levèrent les yeux. Ils étaient seuls avec leur enfant ; un silence profond régnait autour d'eux et il n'y avait plus d'autre lumière que celle qui tombait de la lampe du sanctuaire, placée entre eux et l'autel.

Suspendue au milieu des airs, la lampe ressemblait à une fontaine d'argent d'où sortait une douce et calme radiation. Ce n'était pas des rayons éblouissants se dispersant en étincelles brillantes ; ce n'était pas une flamme inconstante et capricieuse ; c'était une clarté qui coulait paisiblement de sa source et se répandait également de tous côtés, ornant le centre du saint lieu d'une auréole de la plus pure et de la plus sereine lumière, et qui, s'épanchant comme un ruisseau limpide, se répandait dans les parties et les angles les plus éloignés de la voûte et des murs ; cette lumière semblait exercer sur la nature une puissance calmante et pleine de tranquillité ; on ne pouvait concevoir de trouble ni d'inquiétude en sa présence ; un éclat de rire, une parole dure, un murmure de colère aurait retenti comme un bruit sacrilège, s'il eût été possible de le faire entendre en ce lieu.

La douce lumière formait une atmosphère spéciale comme si sa clarté tempérée, répandait dans l'air une tiède chaleur que le froid du dehors ne pouvait dissiper.

Qui pourrait en effet sentir le froid près de cette

joyeuse lumière ? Elle revêtait de douceur et de bonté les objets les plus communs : les plus rustiques ex-voto suspendus alentour, les grossières peintures qui couvraient les parties supérieures des murs, semblaient transformés en chef-d'œuvre de l'art, grâce à cette demi-obscurité qui adoucissait les tons des figures les plus rudes et qui cachait les détails les moins parfaits. La paisible lumière donnait de la grâce et de l'attrait aux lignes les plus austères et les plus raides.

Mais c'était surtout sur les sentiments qu'agissait le plus sa bénigne influence. Il semblait qu'elle allumait dans le cœur une autre lumière rayonnante, paisible et sereine, qui se répandait en silence sur ses affections inquiètes, abaissant l'orgueil de l'esprit, calmant la colère, adoucissant l'austérité, et déroulant les plis des pensées artificieuses. Elle tranquillisait, elle amollissait, elle liquéfiait l'âme et la préparait aux tendres et paisibles émotions.

Tout était ainsi en harmonie avec les pensées des malheureux parents. Ils levèrent les yeux sur l'image de leur Rédempteur et de sa Mère. Le rayonnement de la lampe qui tombait en plein sur la statue, faisait briller les saints visages d'un tel éclat d'amour et de compassion, que jamais leur représentation ne pût paraître plus divinement miséricordieuse ni mieux rendre les sentiments que les deux infortunés désiraient trouver en Jésus et Marie.

Ils sentirent que c'était là l'heure de faire appel à leur compassion et à leur pitié pour la détresse, que c'était l'heure de l'audience particulière dans laquelle la pétition du pauvre serait reçue gracieusement, face-à-face, et parviendrait à l'oreille du souverain.

Ils prièrent longtemps et avec ferveur pour leur enfant sous ces solennelles impressions du lieu et de l'heure.

Il y avait plus de profondeur dans la ferveur du père, plus de tendresse dans celle de la mère : mais tous deux demandaient la même chose, tous deux offraient en commun le même vœu. Si l'enfant recouvrait la santé, elle serait vêtue de blanc pendant sept ans, comme emblème de l'offrande qu'ils en faisaient à la plus pure des Vierges. Ils l'élevaient avec soin dans la piété et la dévotion envers la Mère de Dieu, et ses parents jeûneraient une fois par semaine pendant le même temps.

—Oui ! s'écrie Pierre avec l'accent du cœur, qui est si naturellement poétique ; oui, elle sera blanche et pure comme le lys dont la racine a été nourrie par la neige de la montagne ; elle sera comme une fleur devant l'autel de Dieu. Elle brillera dans son sanctuaire comme la lampe maintenant suspendue au-dessus de nous, sa vertu brillera d'un doux éclat dans le saint lieu, lorsqu'elle s'agenouillera pleine de reconnaissance à l'endroit où elle est maintenant étendue, faible et mourante. O mon Dieu ! n'éteignez pas la lumière de nos yeux ! ne permettez pas à la mort de toucher à celle qui vous est consacrée, pas plus que vous ne permettriez à une main sacrilège d'éteindre la sainte flamme qui brûle devant votre autel !

Pendant qu'il priait ainsi, l'enfant paraissait jouir d'un sommeil plus calme et plus rafraîchissant que celui dont elle jouissait depuis plusieurs semaines, et ils y virent le premier symptôme de sa guérison.

Il était tard quand ils s'en retournèrent dans leur modeste maison ; mais l'enfant dormait encore ; et, le lendemain, le mieux était sensible. Quelques jours après, la petite fille avait repris sa place accoutumée près des genoux de sa mère.

Elle était alors ce qu'on appelle *vouée au blanc*, c'est-à-dire, conformément au vœu de ses parents, tout entière vêtue de la blanche couleur des vierges et, comme elle croissait chaque jour en intelligence et en vertu, tout le bon peuple d'alentour la regardait comme un objet particulièrement consacré à Dieu et doué de grâce privilégiée.

D'un commun accord on lui avait réservé une place d'honneur dans la chapelle, à l'endroit même où elle avait été déposée pendant sa maladie.

Lorsqu'elle fut grande, elle restait agenouillée, immobile, pendant des heures entières, et lorsque vers le soir, la foule des paysans aux costumes sombres et sévères, qui remplissait l'oratoire, formait une masse

confuse et noire, la blanche forme de la jeune fille se détachait brillante et gracieuse sous le rayonnement de la lampe mystique, et semblait accomplir la prière de son père en répandant à son tour une douce clarté sur les sombres objets qui l'entouraient, son cœur trouvait ses délices dans le silence de la méditation, dans la ferveur de la prière et dans la contemplation de la paisible lumière de la lampe sacrée.

Ni les splendeurs du soleil couchant, ni les éblouissantes clartés d'un midi d'été, n'avaient pour elle le charme de ses rayons calmes et doux. Il lui semblait que la lampe répandait alentour une lumière si chaste et si pure, qu'on ne pouvait sous son influence, concevoir que des pensées saintes et angéliques, proférer que des paroles pleines de ferveur et d'amour.

Il lui semblait que des esprits célestes venaient se réchauffer à cette flamme, et que des chérubins voltigeaient dans la nuit glorieuse, suspendus tout autour.

Et ce n'était pas seulement pour ses yeux que cette lumière mystérieuse et symbolique avait des charmes. Il lui semblait qu'il en sortait une musique délicieuse, et des voix qui répétaient tout bas ses propres prières, et des chants doux et tendres, comme d'esprits frappant légèrement sur leurs harpes d'or. Il lui semblait aussi qu'il en sortait un délicieux parfum, comme l'odeur du baume et de l'encens pur de tout alliage grossier et terrestre. Enfin, aucun lieu ne lui paraissait plus secrètement allié avec le ciel ; en aucun autre endroit, elle ne se sentait plus facilement enlevée de terre sur l'aile des saints désirs que dans ce sanctuaire solitaire, joyeusement éclairé par la lumière de sa propre étoile.

On a observé que les personnes qui ont longtemps vécu ensemble finissent par contracter une certaine ressemblance qui leur donne souvent un air de parenté. Aussi peut-on penser que la jeune fille qui venait si souvent et pendant de si longues heures s'agenouiller devant la Mère immaculée, le regard fixé sur elle, à la douce clarté de la lampe, prenait peu à peu une certaine ressemblance avec cette image, et que sa figure en rendait la calme et modeste expression : de sorte que la statue sans vie et la jeune fille vivante paraissaient être le portrait du même original.

Cardinal WISEMAN.

A suivre

PORTRAITS

LA MOSCOVITE

La femme Russe est un sphinx ; énigme vivante que l'on voudrait pouvoir déchiffrer.

Blonde comme la plupart des femmes du Nord—d'un blond cendré, comparable à des rayons de soleil affaiblis par le crépuscule—elle est de taille moyenne, bien prise, avec une certaine tendance à l'embonpoint. Son teint pur, sa peau fine, veloutée, sont colorés par un léger incarnat qu'ils conservent jusque dans un âge avancé. Les grands yeux, bleus ou verdâtres, de la Moscovite, changent en même temps que ses impressions et reflètent ses émotions, ses colères, ses désirs. Femme séduisante s'il en fût—même lorsqu'elle ne possède point une beauté correcte—elle n'est pas belle, elle est *pire*, comme disait certain écrivain.

Orientale transplantée en Europe, elle possède les défauts et les qualités de la nature sauvage et de la créature civilisée.

Enthousiaste, caressante, aimant le faste, instruite et généreuse, elle s'assimile promptement au milieu dans lequel elle se trouve. Joviale avec les uns, hautaine avec les autres. Possédant plusieurs langues, elle n'en abuse point pour être bavarde ; cause bien sur tout, cependant, parce qu'elle a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup senti... Sa prononciation au rythme doux et cadencé est accompagnée d'un geste spécial de la main qui semble appuyer son dire. Elle a toujours de l'esprit.

Elle plaît aux femmes, fascine les hommes, mais ne se livre à personne. Qui pourrait se vanter d'avoir fixé à tout jamais son cœur ou sa pensée ?

Très primesautière, engouée des gens et des choses

pour un moment, elle est sincère dans ses affections et ses goûts jusqu'à ce qu'elle change d'idées et de sentiments. La tartare se retrouve alors sous la robe à la mode ; elle reprend son cœur en mettant un nouveau corsage.

Tour à tour peintre, musicienne, écrivain, protectrice des arts qu'elle cultive, elle voyage pour s'instruire à composer.

Impressionnable, ayant une pointe de superstition, la Moscovite est nerveuse comme toutes les femmes, mais raisonne mieux que la plupart d'entre elles.

Elle n'est pas intéressée, oh ! non ! la grande dame se fait gloire de ne point compter et ne daigne pas ramasser la menue monnaie de son esprit et de son cœur qu'elle jette volontiers à la tête de qui sait lui plaire.

Pieuse orthodoxe, vénère les saints et brûle, devant les images sacrées, un feu qui ne s'éteindra qu'avec la vie.

Beaucoup de fêtes en ce rite oriental, et, partant, nombre de journées oisives. Le travail est si vaillamment repris après quelques heures de repos !

L'hospitalité exercée chez les Russes ajoute à l'aménité de l'accueil, toujours cordial. La main tendue vers l'étranger lui offre toujours quelque chose.

Au courant de ce qui se fait, se porte, se lit ou cesse de plaire, la Moscovite a le don précieux de tout effleurier et d'en conserver l'essence, dont elle parfume son esprit et son cœur.

Un psychologue, exprimant ses aspirations vers le féminin, disait qu'il désirerait avoir :

Pour mère et pour fille, une Anglaise ;

Pour sœur, une Autrichienne ;

Pour amie, une Française ou une Russe ;

Pour femme, une Italienne ou une Espagnole.

Ce cosmopolite n'était, je l'espère, ni orphelin, ni célibataire...

A. PIAZZI

NOTES HISTORIQUES

L'ORDONNANCE DE LORD DURHAM.—Cette fameuse ordonnance lancée par lord Durham le 28 juin 1838, publiée en *feuilleton extraordinaire* dans la *Gazette officielle* le 29, l'a été aussi, par *Le Canadien*, le 30 juin, pour ses lecteurs et le public. Non seulement Papineau ne fut pas le seul à être privé de l'amnistie, mais aussi Côté, Gagnon, Nelson, O'Callaghan, Rodier, Brown, Duvernay, Chartier, Cartier, Ryan, père et fils, Perrault, Desmarais, Davignon et Gauthier.

Ce *feuilleton extraordinaire* du *Canadien* est en ma possession.—J.-O. DION.

LA "MITAINE" DES PURITAINS.—Les puritains appellent la réunion des fidèles : la congrégation, et leur temple, *meeting-house*.

Mitaine est une corruption du mot *meeting*. Il existe aussi des camps-meeting, qui se tiennent dans les bois ou dans les parcs publics, pendant la belle saison. Les puritains y vivent sous la tente avec leur familles pendant tout le temps que dure le *meeting*.—GUSTAVE OUMET.

LE JUGE VALLIÈRES DE SAINT-RÉAL.—L'affirmation que le juge Vallières de Saint-Réal a lui-même ajoutée les mots *Saint-Réal* à son nom de Vallières est inexacte, comme le prouve son extrait de baptême que j'ai trouvé aux archives du Secrétariat d'état. Voici ce document :

Extrait du Registre des Baptêmes, Mariages et Sépultures de la mission de Carleton, Baye des Chaleurs.

L'an mil sept cent quatre-vingt-sept, le premier octobre, je soussigné ay baptisé suivant les cérémonies ordinaires, Joseph Rémy, né ce matin du légitime mariage de Jean Baptiste Vallières de Saint-Réal et de Marguerite Corneillier dit Grandchamp. Le parrain a été moi-même soussigné, et la marraine Marie Mag. Bourg.

(Signé) JOS. MATH. BOURG, prêtre.

Je certifie le présent extrait conforme à l'original. Carleton le quinze septembre mil huit cent six.

(Signé) AMOT, prêtre.

Le *Dictionnaire* de Mgr Tanguay écrit le nom *Vallière* tout court.

F.-J. AUDET.

LA FEMME

A. M. HENRI BOURASSA, M. P.

*Est-elle mécontente, en ces temps, de son rôle,
Du fameux genre humain la si douce moitié ?
La femme, nul ne veut qu'en son cœur elle immole
A l'homme son esprit, son talent, sans pitié.*

*L'homme, aujourd'hui, la veut ceinte d'une auréole
Où le plus grand respect s'unisse à l'amitié,
Libre des grands soucis, et par la belle idole
L'homme, digne en cela, s'en trouverait châtié ?*

*Que veut la femme, donc, quand partout elle trône :
En public, au salon, au foyer, son castel ?
Il est vrai que l'épine est à toute couronne*

*Et—ce n'est pas à nous d'en blâmer la Nature—
C'e n'est—sans joyeux mots—rien que pour la parure
Que la femme est admise à monter à l'autel.*

J.-H. MALO.

Montréal, 22 mai 1899.

EN VOITURE

Il y avait quelques semaines déjà que j'étais installée à N..., petite ville admirablement dotée, qui pourrait être un Eden, sans la mauvaise volonté de ses habitants dont chaque famille, se croyant vraiment trop supérieure à sa voisine, ferme la voie à toute sympathie. Il en résulte, pour l'étranger surtout, un ennui inévitable, au bout d'un certain temps, quand, satisfaite d'avoir exclusivement admiré les beautés naturelles de l'endroit, l'âme commence à ressentir le besoin d'un peu d'amitié.

Celui qui se voit obligé d'orienter seul ses affections parmi tant de groupes séparés dont chacun a la prétention d'être "la société" se trouve souvent embarrassé et doit inévitablement se résigner à un isolement complet. S'il tente de concilier ces dignités circonspectes, allant de l'une à l'autre, faisant à chacune une part de ses sourires et de ses attentions : vite il est tenu pour suspect et traité comme espion ; si, au contraire, il fait dire de lui qu'il s'est laissé accaparer par les A. ou les B., c'en est fait : il est rejeté de tous les autres.

Donc, je m'ennuyais à N... C'était mon droit ! Je crois même que j'aurais déserté après m'être suffisamment empli les yeux de tout ce dont je voulais garder le souvenir, sans les lettres encourageantes et pleines de cette douceur communicative que m'adressaient souvent de bons et sages amis.

Mais hier, ma précieuse confidente "Nini" m'avait écrit : "Je vais te voir, j'arrive demain soir. J'emporte des amis de T... une charge de baisers pour toi : sois là par les cueillir à ma descente du train avant qu'ils aient été gâtés par l'atmosphère de N... qui, tu m'as dit, est empoisonnée par les miasmes de l'ennui."

Et, le lendemain, une heure trop tôt, j'attendais à la gare le moment de me jeter dans les bras de "Nini" et de prendre sur ses lèvres le précieux dépôt...

Il faisait beau rêver toute la nuit sous le regard des étoiles qui semblaient cligner leur œil pétillant quand je levais la tête pour les contempler. Enfin, il était huit heures et quart :—l'heure convenue—mais rien n'annonçait encore la venue d'une locomotive.—Il ne faudrait plus que cela qu'un train arrivât exactement quand vous vous morfondiez dans l'attente.

Tout à coup, remarquant qu'il n'y avait qu'une voiture de louage sur la place réservée aux véhicules, la prudence me glissa un conseil à l'oreille. M'approchant du cocher, que je connaissais—il m'avait déjà conduite—je lui dis :

—Gardez-moi votre voiture : j'attends le train et, à quelque heure qu'il arrive, je retiens vos services.

L'automédon s'inclina très bas et je ne m'occupai plus de lui, jusqu'à ce que une heure trois quarts plus tard, je le visse revenir, l'air un peu en peine.

—Mademoiselle, me dit-il en arrivant à moi, il y a une personne qui voudrait bien que je la conduise. C'est un étranger qui ne connaît pas du tout les lieux ;

il est fort en peine de faire son chemin à cette heure tardive, dans l'obscurité, et il veut vous prier de lui laisser partager votre voiture.

—Emmener un homme que je ne connais pas dans ma voiture, à dix heures du soir ? Je regrette infiniment l'embarras de cet étranger ; mais je ne puis lui offrir que mes sympathies.

A part la difficulté de la situation, j'étais d'autant moins disposée à toute conciliation que mon amie Nini, m'ayant fait faire inutilement pied de grue, n'était pas venue, selon sa promesse. J'étais de fort mauvaise humeur et ce n'était pas sur un ton aimable, certes, que j'avais débité cette désinvitation à l'indiscret que je voyais de loin, posté tout près du landau également convoité par trois autres voyageurs. Craignant quelque trahison de la part du propriétaire et redoutant d'être par une corruption peu galante, frustrée de mon droit de "première prenante," je m'approchai vivement.

Mais oh ! quelle surprise ; dans cet importun dont tout bas, je qualifiais l'insistance, je reconnus Henri D..., un ami des beaux jours dont le souvenir, parfois, s'égarait encore dans ma pensée. Un malentendu et mon orgueil nous séparèrent, jadis, dès le premier chapitre d'un doux roman.

En le retrouvant ainsi fortuitement, cette page courte, illustrée du fiel de l'heure des adieux et de mes tardifs regrets, se déroula en un instant devant mon imagination.

Il était tourné vers la lumière me regardant venir, tandis que moi, arrivant en sens inverse, je devais avoir le visage dans une complète obscurité. Je résolus à l'instant de profiter de cette circonstance : relevant le haut collet de ma mante de voyage—précaution qu'autorisait la fraîcheur de la nuit—je passai devant lui pour entrer dans la voiture et, une fois "postée," me tenant dans l'ombre :

Vous pouvez monter, monsieur ; je vous le permets.

Ah ! Henri, est toujours fort gracieux ! Avec quels termes il sut excuser son insistance en s'asseyant dans le fond de la voiture, auprès de celle que, un jour, il jurait de reconnaître partout entre mille.

Mais la mémoire d'un homme subit, sans doute, les variations de son cœur. Celui-ci ne devina pas le mystère de ce collet levé jusqu'aux yeux, ni le secret du silence obstiné de celle qui l'avait hardiment accepté pour compagnon de route.

Ma curiosité était à la torture : je brûlais de savoir ce que pouvait bien venir faire à N..., où je ne lui connaissais pas d'amis, Henri D..., superbement établi à ..., et que, de plus, je savais fort peu voyageur. Ne pouvant le questionner, mon imagination s'agitait dans une chasse sans succès qui m'exaspérait encore.

Il avait posé la main sur le haut de la portière fermée et, chaque fois que nous traversions le circuit lumineux d'une lampe électrique, je voyais briller à son doigt cette petite bague, formée de trois anneaux enlacés, que tant de fois au temps jadis j'avais en vain essayé de reconstruire.

Nous allions rapidement : quelques minutes plus tard, le cocher arrêta son cheval à la porte de l'hôtel fashionable de la ville, et mon compagnon descendit, après m'avoir de nouveau débité un petit discours dans lequel je compris vaguement les mots : bonté, reconnaissance, maintes fois répétés. Ayant mis pied à terre, il s'inclina encore en balbutiant un dernier : "merci."

Cette fois, je tenais ma vengeance et, au moment où la voiture s'éloignait, mais à ce moment-là seulement, je répliquai :

—Je suis charmée vraiment d'avoir pu vous rendre ce léger service, M. D...

En continuant ma course vers le couvent où je pensionnais, je revoyais, en esprit, le geste de surprise qu'avait eu Henri, et je jouissais de l'embarras où le plongeait ce fait d'avoir entendu son nom prononcé par une inconnue.

L'AMOUR DE JEANNE

A ma blonde sœur.

C'était un soir d'octobre.

Le soleil, pâle et triste comme l'automne, venait de cacher ses blancs rayons dans les rides d'un ciel rose, et la petite brise qui détache les dernières feuilles, jetait dans l'air les notes plaintives de la ballade du soir.

A sa fenêtre, où gisaient encore les débris des fleurs fanées, Jeanne, la couturière, regardait au ciel les nuages qui passaient. Rêveuse, elle laissait tomber son aiguille pour regarder un peu là-haut.

Dans un ciel bleu turquoise, un grand nuage blanc, étendant sa draperie, semblait une mousseline soyeuse, tissée par les anges. La touffe des cirrus enchâssait les étoiles comme dans un coffret de chiffon et de tulle. Plus loin, là où le soleil venait de disparaître, les larges stratus bordaient de leurs remplis roses les frontières de l'horizon. Et, tout autour de la lune, une dentelle de nuage entrelaçait sa guipure avec les feux chatoyants de l'astre des nuits.

L'horloge, qui sonnait ses huit heures, vint tirer Jeanne de sa rêverie ; dans quelques instants, Madame X... devait attendre sa toilette, et, courageuse, Jeanne reprit son travail.

—Oh ! pensa-t-elle, qu'ils paraissent heureux les riches ! Qu'elles paraissent heureuses, ces femmes que l'on flatte et que l'on admire, parce qu'elles sont belles, sans chercher si, sous ces yeux qui captivent il est une âme noble et grande, si sous cette beauté qui enchante il est un cœur capable d'aimer et de se dévouer ! Oh ! oui, qu'ils paraissent heureux ! Mais que le monde cache de déceptions et de sanglots, et que de larmes et de regrets voilés sous les fleurs et les dentelles !

Jeanne avait dix-huit ans ; et à dix-huit ans quand on aime, on est heureux. Jeanne, qui aimait Roger, que Roger aimait, aurait été heureuse si Pierre ne l'eût point connue, ne l'eût point aimée !

Il y avait deux ans ; c'était par un beau matin du mois de mai. A la petite chapelle, Jeanne priait au pied de la Vierge. A travers les verrières de l'église, le soleil lançait ses rayons jusqu'au pied de l'autel où priait Jeanne, et sa blonde chevelure semblait une mantille d'or jetée sur les épaules de la jeune fille. Ses grands yeux noirs étaient fixes, comme dans le ravissement de l'extase, et quand Pierre passa près d'elle, il la contempla longtemps—peut-être, pensa-t-elle, aux anges !—mais Jeanne, qui priait avec toute l'ardeur de sa jeune âme de seize ans, ne s'aperçut point que Pierre passait près d'elle, et surtout, ne soupçonna point que ses grands yeux noirs, sa longue chevelure d'or avaient frappé le jeune homme et jeté sur son cœur les premiers éléments qu'elle déplorait aujourd'hui. Parfois, il faut si peu pour qu'un cœur se donne ; mais bien plus souvent, le cœur que l'on cherche se dérobe à notre étreinte, malgré notre dévouement, malgré notre amour !

Depuis le jour où Pierre avait vu Jeanne, il l'aimait ; mais toute son affection, toute son amitié était restée sans succès, sans retour. Il l'aimait parce qu'elle était belle, parce qu'elle était blonde, parce que ses grands yeux noirs étaient si doux, si tristes.

Et qu'importait à Jeanne l'amitié superficielle de Pierre, si elle était fière de Roger, de Roger qui l'aimait de toute son âme, parce qu'elle le voulait heureux, et que pour son bonheur, elle aurait sacrifié toutes les joies de sa vie, tous les rêves de son âme ?

Pierre et Roger travaillaient à la même usine, et aux heures de loisir, quand Pierre rencontrait Roger, il le regardait toujours d'un œil menaçant, comme le ravisseur de ses joies et de ses espérances.

Jeanne venait de fixer les derniers nœuds de ruban, les dernières touffes de dentelle sur la toilette de Mme X... et, hâtive, elle partait, relevant sous son chapeau ses longues tresses blondes.

Au ciel, les étoiles brillaient encore, et la lune glissait toujours ses rayons, comme à travers les mailles d'une fine dentelle. Sur la terre, c'était le calme, la sérénité d'un beau soir d'automne.

Aimée Patrie

Jeanne, après avoir laissé la toilette chez Mme X..., s'en revenait, joyeuse et légère, songeant qu'elle était peut-être plus heureuse que Mme X..., plus heureuse que les riches !

Au détour d'une petite rue, sous la lumière blafarde d'un réverbère, la jeune fille aperçut tout-à-coup un jeune homme si pâle, si pâle, que tout d'abord, elle ne le reconnut point. Mais bientôt, elle vit que cet homme qui marchait lentement, tête basse n'était autre que Roger. Et quand le jeune ouvrier fut près de Jeanne, il releva la tête, laissa échapper un cri de surprise, puis tendit amicalement la main à la jeune fille. Un cri d'horreur tomba des lèvres de Jeanne : dans ses petites mains blanches, elle tenait la main ensanglantée de Roger ! Une plaie béante, faite au poignet par quelque outil pointu, laissait voir le sang vermeil qui coulait sur les lèvres de la blessure. Roger leva ses beaux yeux pleins de tristesse et d'angoisse, sur les grands yeux noirs de Jeanne et soupira bien bas :

— Je ne croyais point vous rencontrer ; vous n'auriez jamais su... maintenant, écoutez : à l'usine ce soir Pierre m'a insulté, m'a provoqué, et après

m'avoir fait cette blessure, avec amertume, il m'a crié : Jeanne ne t'aimera pas toujours ! "

La jeune couturière jeta un long regard plein de mélancolie et d'inquiétude, sur les beaux yeux de Roger, et avec un sourire plein d'affection, elle lui dit :

— Bonsoir ! Un jour, nous serons heureux, Roger, et bientôt, Pierre ne m'aimera plus !

Le lendemain, le soleil brillait dans toute sa pâleur d'automne, et il était beau, parce qu'il était triste. On eût dit un retour d'été, quand le soleil dissipe les derniers brouillards d'une journée de pluie et de brume !

Tous les matins, quand Pierre se rendait à l'usine, il passait devant la maisonnette de Jeanne. Jamais il ne la voyait ; mais le lendemain du jour où il avait blessé Roger, elle était là, et, quand il passa, il la salua profondément, se mit à causer avec elle, d'abord des choses du temps, et puis de ses rêves d'avenir. Il lui répéta, pour la centième fois, qu'il espérait encore, qu'il espérait toujours.

— Et puis, vous êtes si belle, Jeanne la blonde, vous

serez bonne aussi, et un jour vous voudrez bien m'entendre !

Jeanne le regarda fixement, et d'une voix où perçait son émotion, elle dit :

— Pierre, m'aimeriez-vous toujours si je n'étais point belle, si mes longues tresses blondes disparaissaient ?

Pierre, qui ne savait point ce que c'était qu'aimer, reprit tout naïvement :

— Je ne crois pas, il me semble que j'aimerais Lé-lia, la gentille ouvrière.

Pierre leva son chapeau et s'éloigna en fredonnant.

Maintenant, c'était le soir. Le soleil avait disparu, et l'automne inconstant versait ses pleurs comme des larmes abondantes.

Près du foyer pétillant, Jeanne rêvait.

— Roger ne sera jamais heureux tant que Pierre m'aimera, et Pierre m'aimera toujours. Et je voudrais te donner le bonheur, ô Roger, à quelque prix qu'il s'achète.

Lentement, Jeanne, comme dans un rêve, défaisait ses longues tresses blondes et laissait tomber sur ses épaules les ondulations de sa longue chevelure. Et, dans un sacrifice héroïque, elle fit passer les ciseaux



CHERCHANT DES AVENTURES

dans la masse soyeuse de ses cheveux dorés. Quelques grincements, et la longue chevelure blonde roula par terre, comme un flot d'or, près de l'âtre pétillant.

Laurette de Valmont

BIBLIOGRAPHIE

Les origines de la France Contemporaine, par M. H. Taine, de l'Académie française.—Nouvelle édition, format in 16.—11 volumes à 3 fr. 50.—Hachette et Cie, Paris.

Volumes parus : 1re partie : *L'Ancien Régime* (2 volumes).—2e partie : *La Révolution : l'Anarchie* (2 volumes).

Pour paraître successivement : 2e partie : *La Révolution : La conquête Jacobine* (2 volumes) ; *La Révolution : Le gouvernement révolutionnaire* (2 volumes). 3e partie : *Le régime moderne* (2 volumes).

La publication sera terminée à la fin du mois de juin 1899.

Le Supplice d'une Mère, par M. Arthur Douliac.—Un volume in-16, illustré de 35 dessins d'après Malteste.—Broché, avec couverture en couleur, 3 francs 50 ; Relié, tête dorée, 5 francs.—Hachette et Cie, Paris.

Le Supplice d'une Mère, par M. Arthur Douliac, est un très touchant récit, où la puissance de l'émotion s'allie, d'un bout à l'autre, à la délicatesse du sentiment et à la fortifiante élévation des idées. Faire réparer par les enfants les fautes et les crimes commis par le père, tel est le but que s'est proposé l'héroïque mère de famille dont M. Arthur Douliac nous conte les luttes incessantes, la vie toute d'abnégation et de sacrifice. Autour de cette admirable femme s'agite un petit monde de province très finement observé, décrit d'une plume alerte et experte : vieilles filles avares, soupçonneuses et cancanières, rentiers à la fois curieux et timorés, jeunes gens désœuvrés et dépensiers, ou étudiants travailleurs, économes et ambitieux, qui tous, répandent à profusion dans ce livre, avec d'édifiants exemples, un entrain plein de belle humeur et du plus captivant intérêt.

Le Supplice d'une Mère fait partie de la *Petite Bibliothèque de la Famille*, dont les volumes, si artiste-

ment édités, sont appréciés de tous les amateurs d'attrayantes et saines lectures.

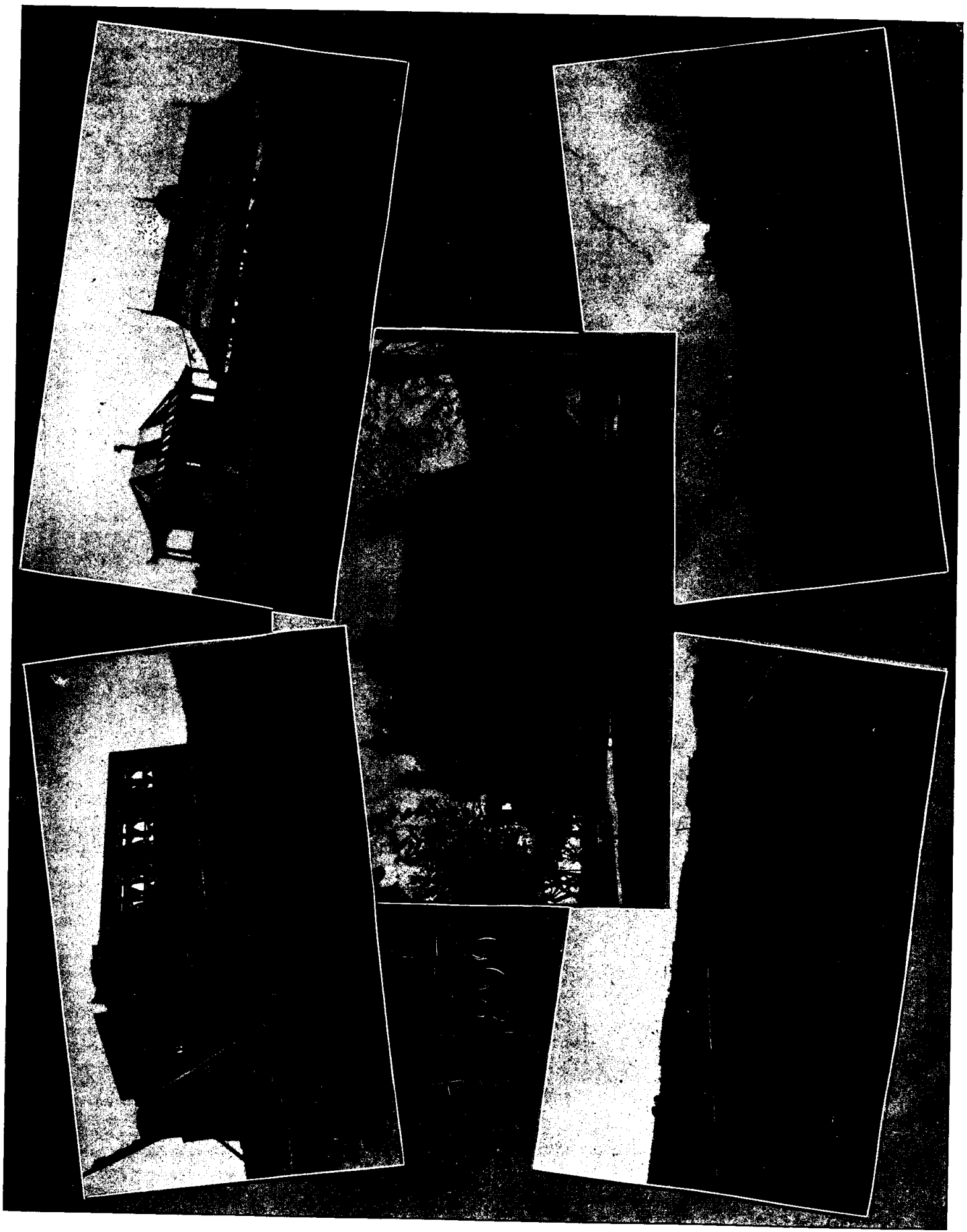
PETITE POSTE

Mlle Gilberte, Hull.—Nous ne savons plus comment nous exprimer, puisque, ayant dit, redit et répété de toutes les manières qu'il nous faut le nom réel de nos correspondants, leur adresse exacte, nous ne sommes pas parvenu à être compris ! Nous croyons aussi devoir vous dire que nous ne pouvons accepter aucun nom de plume appartenant à quelqu'une de nos fidèles et aimables collaboratrices—au nombre desquelles nous serions heureux de vous compter, si vous étiez assez bonne de vous conformer aux deux observations que nous venons de faire. Nous attendons votre réponse.

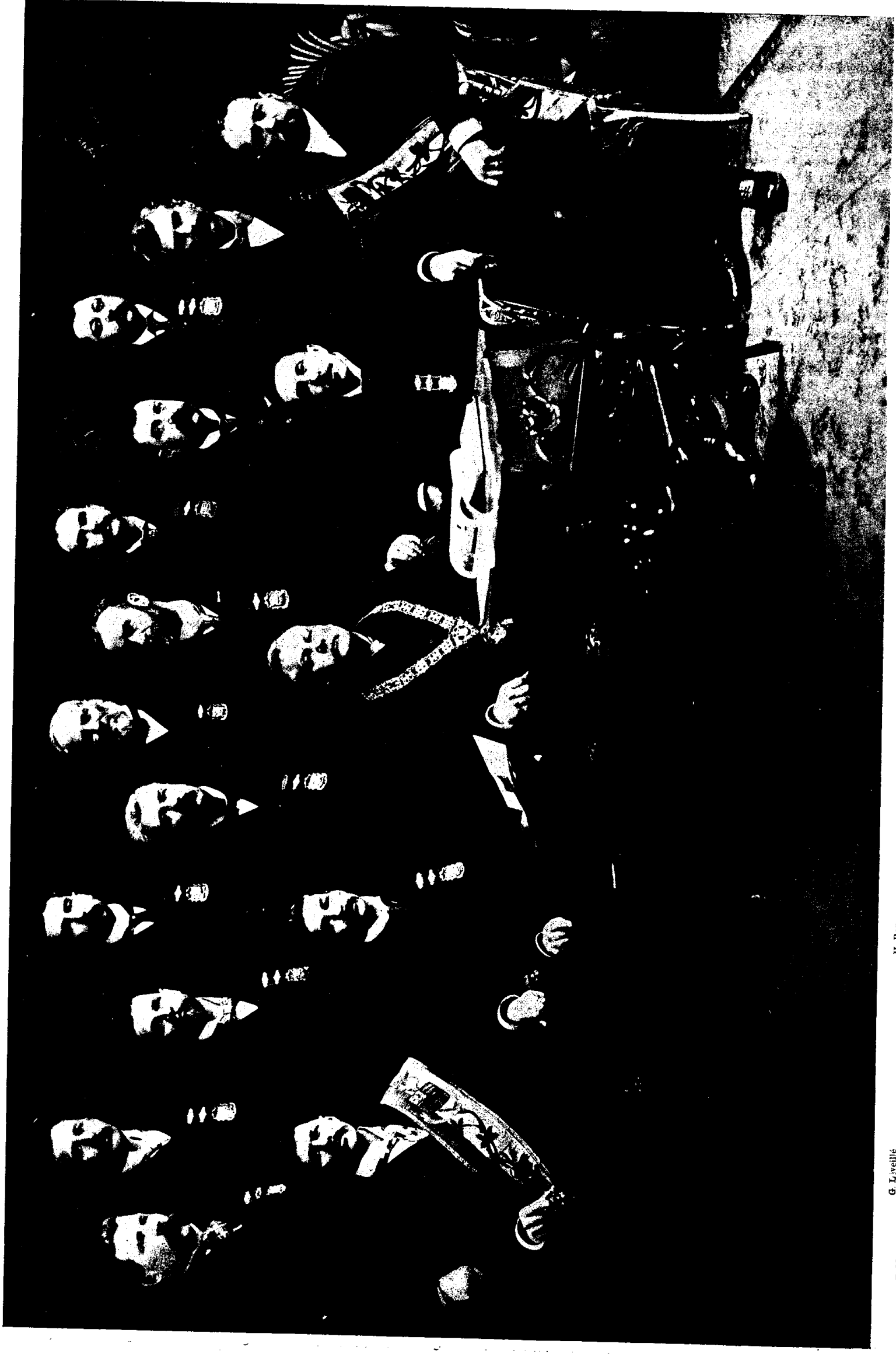
VICE-VERSA

Allons mortels, pourquoi tant que vous êtes forts Verser autant de bière au-dedans de vos corps ? Attendez donc la fin : après l'heure dernière Le croquemort mettra votre corps dans la bière.

EDOUARD CABRETTE.



Eglise en construction.—Bureaux de la succession Viau.—Résidence Viau.—Un coin de Viauville.—Grand parc avec vue sur le fleuve
VUE DE LA NOUVELLE PAROISSE DE VIAUVILLE, PRES MONTREAL



T. Moll
G. Livellé
H. Maille
C. E. Ranger
H. Roy
J. Thibault
N. Lapointe
N. Lachance
J. G. W. McGown
T. A. Grodic
N. Théoret
D. Gagne
A. Lambert
E. Langevin
T. Goulet
N. Deschamp

L'EX-BUREAU DE DIRECTION DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS. — Photo Laprés & Lavergne

VOIS-TU ?

A. J.-A. Circe.

O toi qui veux sonder les secrets de mon âme,
N'as-tu jamais compris ce que c'est que l'amour ?
C'est un rayon divin, une celeste flamme
Qui s'empare d'un cœur pour le brûler toujours.
Si tu veux de mon cœur connaître le secret,
Regarde dans mes yeux ; comprends-tu leur langage ?
Moi qui te vois toujours, y vois-tu ton image ?
Si tu la vois, silence ! Aime ! Aime ! et sois discret.

ENÉRI.

NOS HOMMES D'AFFAIRES

M. J.-N. BROSSARD

Il nous fait toujours plaisir d'enregistrer, dans nos colonnes, les succès des jeunes dans les sphères commerciales, car il est bien difficile de percer ces ans-ci, tant à cause des concurrences de plus en plus vives que par suite de crises successives.

Au nombre de ceux qui ont débuté modestement et qui, pour ainsi dire, d'un seul bond, sont arrivés à la tête d'un commerce prospère, nommons tout de suite M. J.-N. Brossard, chef de la maison J.-N. Brossard et Cie, dont le commerce vient d'être transporté à l'ancien local de MM. Archambault Frères, l'un des plus anciens sites d'affaires de Montréal-Est.



Photo Laprés & Lavergne.

M. Brossard est un *self-made man* ; il possède à un haut degré toutes les qualités du marchand moderne. Au point de vue social et sympathique il sait se faire des légions d'amis et d'admirateurs. L'avenir se montre plein de promesses devant lui. Son passé, dont nous ne pouvons donner que les grandes lignes, en est le garant.

Disons d'abord qu'il n'a que 32 ans, qu'il débuta comme garçon de recettes à la maison Hamilton, puis graduellement et rapidement devint gérant d'une succursale de cette maison, acheteur et gérant de la maison principale, fit à ce titre plusieurs voyages fort heureux sur les grands marchés de nouveautés d'Europe, puis, enfin, fonda en 1892 la maison Brossard & Brien.

En 1897 il établit la maison actuelle qui a marché à pas de géant, et dont le déménagement récent n'est qu'une autre immense étape dans la voie du progrès.

A preuve : M. Brossard étudie déjà des plans d'agrandissement qui feront de son commerce l'un des plus considérables dans les nouveautés de la rue Sainte-Catherine Est.

Si vous saviez comme il est bon de souffrir, vous ne chercheriez pas autant votre consolation dans les choses de ce monde. — S. JEAN DE LA CROIX.

VIAUVILLE (PRÈS MONTRÉAL)

(Voir gravures)

Tout le confort des villes et tout le charme de la campagne... qui dans ses rêves de bien-être n'a pas souhaité cela ?

Il fallait l'ère présente avec ses voies de communications rapides et économiques pour que le rêve devint un commencement de réalité. La nature avait déjà fait sa part en disséminant autour de Montréal ces jolies campagnes que l'étranger admire tant. Il fallait encore que l'initiative privée bien secondée par le capital et un excellent jugement imprimât l'élan définitif.

Depuis quelques années, cette initiative privée ou collective a beaucoup fait, mais il ne nous en coûte nullement d'écrire que jamais occasion plus belle ne fut donnée aux assoiffés de confort et de bon air, que celle offerte par le regretté Chs-T. Viau, quand il métamorphosa les plus belles prairies de Maisonneuve en ce qui porte aujourd'hui le nom déjà si populaire de Viauville.

Viauville ne date, pour ainsi dire, que d'hier, et déjà le bijou de petite cité qui s'annonce attire tous les regards. Un grand nombre de lots ont été vendus jusqu'à ce jour. Un temple d'excellent style sera prêt l'automne prochain ; le presbytère aussi.

Viauville est ainsi agencé que quatre rues, continuées de l'Est, le traversent, transformées en véritables avenues. Pour que rien de disparate ne choque l'œil dans la construction, il est statué que les maisons devront être de pas moins de deux étages, avec façade en pierre de taille et ne s'élever qu'à dix pieds du trottoir. Chaque rue aura 66 pieds de largeur.

Au point de vue religieux, Viauville est placé sous le vocable de saint Clément ; il fait actuellement partie de Maisonneuve pour les fins municipales, mais quand cette ville jugera à propos de s'annexer à Montréal, pourquoi Viauville ne conserverait-il pas son autonomie et ne resterait-il pas son propre maître ?

Viauville est, à la vérité, en double partie : le quartier résidentiel au nord de la rue Notre-Dame, et le parc qui s'étend de la rue Notre-Dame au fleuve. Ce Parc déjà remarquable promet par ses dimensions, ses vastes lées, sa grandiose terrasse sur le fleuve de devenir un des points d'attraction du pays. Peu de villes d'eau pourront offrir une promenade de cette envergure, avec ce coup-d'œil et cette fraîcheur.

Rien n'a été ou n'est épargné. Pour s'y rendre, on a le tramway, sans transbordement, des rues Ontario & Wellington, Sainte-Catherine et Notre-Dame ; les canaux vont se faire rapidement ; l'eau est d'un service régulier et d'une grande pureté ; l'électricité dans toutes ses applications, n'y est pas plus chère qu'ailleurs ; les meilleurs fournisseurs de la ville envoient leurs voitures-express jusque là, et au centre du Parc, s'élève une fontaine alimentée par cette excellente eau sulfureuse si bien connue de notre population et dont les analystes officiels du gouvernement du Canada ont fait un si brillant éloge. Vraie succursale de la célèbre fontaine de Jouvence où des milliers de personnes vont chercher gratuitement la santé. Autres excellentes notes qu'il importe de ne pas oublier :

Les prix des terrains sont à la portée de tous.

Les paiements se font en huit années à 4 pour cent d'intérêt.

Qui avec de pareilles conditions ne pourrait devenir propriétaire ? C'est le temps ou jamais de s'assurer pour l'avenir une résidence de première classe dans une localité sans rivale, proche de tous les centres, offrant confort, santé et délectation champêtre, où l'on sera assuré d'un bon voisinage, d'un entretien municipal sanitaire, un service religieux et scolaire dès le commencement, etc. etc.

Bref, Viauville part à la manière de ces gentilles petites cités américaines qui sont si attrayantes et où les propriétaires sont devenus riches rien que pour avoir eu l'heureuse idée d'acheter des terrains au début.

La marche vers l'ouest de Montréal est enrayée ;

le mouvement amené par la construction combinant confort et bon air va vers l'extrême est. Par son site, par ses avantages multiples, par l'air à la fois parfumé qui souffle et du fleuve et de la rivière des Prairies, Viauville est la perle des nouveaux centres d'habitation de l'île de Montréal.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. — Spécimen gratuit sur demande.

Et pour changer, dans le fond c'est toujours la même chose ! On prépare de ravissants vêtements de demi-saison qui paraissent appelés au plus grands succès ; ce sont des retours vers la grande écharpe Directoire, vers le coquet mantelet dix-huitième siècle, avec ses pans tout frisottés de dentelle et de chi-chi (expression nouvelle, pas jolie, qui s'applique à des ruches minuscules) et au lieu de ces fantaisies charmantes, en soie noire ou de couleur, on porte, quoi ? des jaquettes, de vulgaires jaquettes et des collets de drap !... C'est décourageant pour ceux ou celles qui s'occupent de la mode.

Aussi nous allons parler des mariées, cela nous reposera de ces inventions dont personne ne veut. Le sujet en vaut la peine car on fait pour les belles mariées des satins spéciaux d'un blanc laiteux ou légèrement ivoiré, étonnamment seyant au teint. On ne porte pas d'autre étoffe que le satin. Nos préférences vont toutes au satin uni, sans la moindre garniture ; mais le moyen de persuader les jeunes filles qu'elles sont d'autant mieux ce grand jour qu'elles sont plus simples ?

En ce moment, la mode réprouve les ornements sur les toilettes de mariées. Le seul qu'elle consente à supporter, se fait en mousseline de soie, disposée en ruches ou volants de $\frac{3}{4}$ p. et cousus très rapprochés les uns au-dessus des autres. Ceci ressemble à une très grosse ruche et se répète en plastron au corsage, non en volants comme autour de la jupe, main en brouillonnés tirés. Un simple paquet d'oranger à la ceinture et une branche attachant le voile à l'infante, c'est-à-dire drapé sur la tête sans partie se rabattant sur le visage. Les mariées de nos jours ne font nullement profession de modestie. Elles n'éprouvent pas le besoin de dissimuler leur embarras sous le voile, par la simple raison qu'elles n'en éprouvent aucun. On va à l'autel et on en revient la tête haute, le regard droit. Nos mariées ne se croient pas obligées de baisser les yeux.

Pour revenir aux robes, nous dirons que la forme princesse est la plus élégante et la plus généralement adoptée, à moins que la journée ne se termine par un bal ; dans ce cas, nous conseillons le corsage séparé, à petite basque très courte, simplement liseré du bas, sans ceinture afin de ne point couper la ligne du dos ; pour le soir, on remplacera ce corsage, de même étoffe que la robe, par un corsage de bal, en mousseline de soie. Ajoutons que les traînes les plus courtes ont 1 verge 34 p. et que nous en avons vu mesurant jusqu'à 2 verges 17 p.

A moins de posséder une très grande fortune il est tout à fait inutile d'acheter du satin tout soie. Cette étoffe est fort laide en soie de médiocre qualité et coûte extrêmement cher en très belle qualité. Au contraire, on trouve dans les satins tramés des étoffes ayant beaucoup d'apparence et supportant bien la teinture.

Maintenant si vos moyens vous le permettent, mesdemoiselles, faite broder vos robes de mariées d'œillets blancs ou d'orchidées en longues branches montantes, l'effet en est merveilleux, ainsi que nous avons pu le constater au mariage de Mademoiselle de G. avec le comte d'E. de Ch...

Les robes de mariées se doublent d'une légère mousseline jusqu'à mi-jupe et entièrement d'une très légère flanelle pour la traîne qui se fait arrondie. On double en plus en soie légère. En dessous, on porte un premier jupon ayant du soutien, puis un jupon de mousseline orné de vraies Valenciennes ou d'imitation sur 4 à 5 p. de haut et de volants de mousseline. Inutile

de faire ce jupon à traîne, il suffit qu'il touche terre.

Les demoiselles du monde élégant paraissent avoir adopté le rose pâle pour leurs toilettes de demoiselles d'honneur, cependant tout dernièrement nous avons vu plusieurs jeunes filles, appelées à remplir ces fonctions, habillées de drap blanc jauni, garni de ruchés de tulle assorti, très fourni. Ce genre de toilette se porte le plus souvent avec un plastron de soie Pompadour ou de tulle, sur lequel s'entr'ouvre la robe de forme princesse. Comme chapeau de grande toilette, allant avec le drap aussi bien qu'avec la soie, on prendra de la paille de soie et du crin tressé, coupés de mousseline de soie serpentée ou de paillettes et de petits rubans de gaze tuyautés. Toute ces fantaisies se vendent toute faites et toutes brodées. Il y a des fonds, des passes préparées en forme, ainsi que des ailes, des palmes et autres motifs que l'on n'a qu'à découper, à laitonner et à disposer sur une forme. Les ruches, les choux et les nœuds se bordent d'une petite paille grenue très brillante et étroite qui sert également à enrouler autour de diverses garnitures. C'est très gentil et nouveau. Parmi les fleurs, la rose a la préférence. On porte énormément de très grosses fleurs, surtout de roses de mousseline.

Cependant beaucoup de très beaux chapeaux sont ornés de myosotis mélangés à de grosses pensées. On nous promet des chapeaux à brides de velours pour l'été ; ce n'est pas le moment. En attendant, on garnit volontiers les toques, d'écharpes de tulle qui viennent se nouer en un énorme nœud sous le menton.

BLANCHE DE GÉRY.

THEATRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

La délicieuse comédie anglaise *Ours* est l'attraction du Théâtre Français cette semaine. Elle attire le public connaisseur, car elle a eu une vogue énorme à Londres, où le public s'y connaît en fait de théâtre.

La première scène de la pièce se passe par une belle après-midi en Angleterre, la seconde dans un salon. Ce qui donnera à nos jolies artistes du Français l'occasion de faire admirer les créations de leurs modistes. Le troisième acte se passe dans une hutte, à l'époque de la guerre de Crimée. Les caractères sont puissamment donnés, et nul doute que les membres de la compagnie dramatique du Français sauront les représenter avec leur habileté ordinaire.

Le rôle du prince sera tenu par M. McGrane. Les actrices auront chacune un emploi où elles pourront mettre toutes les ressources de leur talent.

En tête du programme des variétés sont les fameux frères Flood, acrobates. Ces artistes ont été amenés en Amérique par le fameux Barnum. Ils ont été considérés comme les plus grands artistes européens, et il n'y a pas de raison de croire qu'ils en aient perdu. Il y a en outre plusieurs artistes très forts.

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

Un événement musical, d'une grande importance, a lieu cette semaine, à Montréal. Nous voulons parler de la production de *The grandee*, l'opéra du Prof. Jules Hone et du capt. Forsyth. Montréal a déjà eu occasion d'avoir la primeur de quelques œuvres assez importantes, mais jamais d'opéras produits par des gens résidant dans notre ville. Comme on le conçoit, le monde musical de Montréal entier se rend en foule aux représentations, au théâtre Her Majesty. La musique ne saurait faire autrement que de plaire, car elle est absolument charmante. Le chœur des domestiques au commencement est très agréable et produit une excellente impression. Les danses sont bien exécutées, et tous les figurants et les choristes se meuvent facilement et aisément sur la scène. Le premier acte renferme un très joli chœur de bohémiens, qui a été, hier soir, fort apprécié par les quelques personnes qui ont eu la bonne fortune d'être admises comme spectateurs. La plus belle partie de l'œuvre, si l'on peut choisir dans une série de pièces admirables, est le grand chœur qui commence le deuxième acte. La musique un peu grave est de toute beauté, et l'exécu-

tion parfaite. Le dialogue est vif, animé et spirituel.

La prima donna est une artiste de première force, qui saura donner beaucoup de cachet à la nouvelle œuvre. Elle chante à la perfection et secondée comme elle le sera, *The Grandee* ne pourra être qu'un succès.

M. Jules Hone, fils du compositeur, un jeune homme énergique, est chargé de faire présenter l'œuvre de son père, et avec le concours d'artistes de talent qu'il a su grouper.

PARC SOHMER

La saison d'été, de ce charmant lieu d'amusements, est maintenant commencée, et les directeurs nous promettent qu'ils vont surpasser tout ce qui a été fait jusqu'ici.

Voici le programme de cette semaine : *La bénédiction des poignards*, des Huguenots ; le 4^{me} acte de *La Favorite*, et des fragments de *Mignon*. Il y aura aussi des attractions parmi lesquelles "Les fameux Lungreen," sur trapèze avec échelle volante. Représentations après-midi et soir.

L'ART CULINAIRE

Flum-pudding à la crème.—Faites une crème prise à la vanille ; placez-en une couche au fond d'un moule, puis des raisins secs et du cédrat, une couche de madeleines coupées en tranches minces, une autre couche de crème et alternativement.

Pigeon farci.—Après avoir flambé et vidé le pigeon, en enlever la tête, et remplir l'intérieur avec une farce grasse, composée de viande de veau, lard gros, épiluchures de truffes, quelques cuillerées de sauce assez épaisse ou de panade, le tout salé, poivré, bien mélangé ensemble ; coudre les issues et la peau du cou, barder avec une mince tranche de lard, et faire braiser à petit feu pendant une heure. Servir chaud avec une sauce tomate, ou froid avec cornichons.

Pain au tapioca.—Faites bouillir un litre de lait vanillé ; sucrez, versez trois fortes cuillerées de tapioca quand il bout. Tournez sans cesse jusqu'à consistance d'une bouillie. Mettez-y de l'angélique confite coupée en filets minces. Otez du feu, mettez dans une terrine. Lorsqu'il n'est plus que tiède, mélangez-y trois œufs entiers, faites cuire au bain marie dans un moule enduit de caramel et couvert. Servez froid avec une crème à la vanille.

Faites de bon cœur le travail qui vous incombe ; il sera moins pénible et mieux fait.—ANONYME.

EVIDENCE

Moins l'on parle plus on est sage,
Dit quelque part un vieil adage ;
Or mon voisin pour de bon l'est.
Il ne dit mot : il est muet !

EDOUARD CABRETTE.

EN ETUDIANT

ce que notre clientèle apprécierait dans ce moment en Nouveautés, nous avons touché la note juste.

Ce sont des Gingham !

Nous avons acheté cette semaine 2 caisses de Gingham. Les dessins et les couleurs sont aussi jolis que ce que nous voyons dans les soies les plus riches.

Gingham insertions rayés et carreaux	valeur 25c	pour 14c
Gingham piqués, Marseille	valeur 30c	pour 17c
Gingham écossais, très bonne qualité	valeur 35c	pour 23c

Autres Spécialités

1 lot de Matinées, tout à fait jolies	valeur 75c	pour 39c
1 lot de B. s Coton, bonne valeur	valeur 15c	pour 74c
1 lot d'Étoiles à Robes, quelque chose de nouveau	valeur 75c	pour 45c
1 lot énorme de Parapluies et Parasols, manches de fantaisie, montures et couvertures solides, il faut les vendre vite	valeur \$1.25	pour 69c

Préférats, dans toutes les largeurs, bon marché.

Notre Département Favori

ROBES, MANTEAUX, COLLERETTES

Afin de satisfaire entièrement nos clients, nous avons ajouté un atelier de modistes à notre magasin pour la confection de ces vêtements sous notre surveillance personnelle. Melle Mitchell, modiste d'expérience et de goût, aura charge de ce département.

Chemises, Cravates, Collets, pour hommes. Les Ordres par la Maille recevront une attention particulière.

J. N. BROSSARD & Cie

1453 Rue Ste-Catherine

Tél. Bell Est 757.

Angle Rue Montcalm.

Carrosses de Bébés

Le plus beau choix de Montréal aux plus bas prix.

MESDAMES,

Procurez à votre cher bébé un de nos carrosses en Rotin, avec roues en acier ou en caoutchouc—avec bourrures et ombrelles de luxe, gentiment garnies et de toutes nuances les plus nouvelles. Derniers styles à Bas Prix !



Comme choix, valeur, nouveauté et bon marché réel, nous éclipsons tout ce qu'on offre ailleurs.

RENAUD, KING & PATTERSON, 652 rue Craig, PRES BLEURY.

ACROSTICHE

Loin de tes bois, de ton joli village,
 Et des regards de ton œil ravisseur,
 Sans mon esprit, je revois ton image,
 Avec ton port, tes vertus, ta douceur.

ANTONIO PELLETIER.

DIABLE ET COQ

LÉGENDE

Un brave homme appelé Jean possédait, pour toute fortune au soleil, sa femme Jeanne et une maison de ferme, sorte de grange où logeait un modeste troupeau. Jean et Jeanne vivaient là, heureux et jeunes, craignant seulement l'incendie pour leur maison, la clavelée pour leur bétail, et le diable pour leur âme. La clavelée ne vint pas, mais l'incendie vint et le diable aussi. Certaine nuit d'hiver que tous deux dormaient, rêvant, Jean qu'il avait une petite fille en tout semblable à Jeanne, Jeanne qu'elle avait un petit garçon tout pareil à Jean, un grand bruit les réveilla. C'était, à quelque distance, comme une respiration énorme, essoufflée, accompagnée de craquements sinistres qui faisaient songer à la toux d'un gigantesque poitrinaire. — Jean se leva, courut à la fenêtre, et, les volets ouverts, une grande clarté rouge illumina la chambre. — La grange, un peu séparée du logis que les époux habitaient, brûlait et semblait une torche géante allumée dans la nuit. Cette énorme respiration était le bruit du feu, ces craquements le cri de la charpente effondrée.

Passer des chaussees, courir à la ferme, ouvrir l'étable et faire sortir les moutons effarés mais vivants encore, cela fut l'affaire d'un instant, et, quelque vingt minutes après, les derniers murs restés debout s'écrasèrent dans un dernier fracas. Jean se mit à pleurer. Il n'était pas assuré contre l'incendie, très probablement, disent les historiens graves, parce que les Compagnies d'assurances n'existaient pas. Car ceci se passait au moyen âge.

— Le diable est là-dessous, dit-il, en s'arrachant les cheveux.

— A ton service, gron la une voix rauque.

Satan était là, noir, sec et laid comme un conseiller à la chambre criminelle. Jean le reconnut à sa ressemblance avec un vieux portrait vu jadis dans un vieux livre. Et de tirer son bonnet.



SATAN ÉTAIT LÀ...

— Pourquoi pleures-tu, nigaud ?

— Hélas, Monseigneur, ma ferme a brûlé. C'était tout mon avoir.

— Brûlé ! la belle affaire. Je brûle depuis longtemps, moi, et n'en suis pas mort. Mais faisons marché, veux-

tu ? Je suis bon diable et charitable aux humains. Voici le jour qui se lève. Le soleil ne doit pas me trouver sur la terre des vivants ; mais, la nuit prochaine, je reviendrai, et, foi de Satan, avant que le coq ait chanté, j'aurai relevé ta grange et plus belle que l'autre.

— Messire est bien bon. Je ne sais comment lui témoigner...

— Je le sais, moi. As-tu un fils ?

— Hélas ! non.

— Une fille ?

— Pas davantage.

— Es-tu marié ?

— Oui, Monseigneur, ma femme est blonde, elle a dix-sept ans, et elle m'aime beaucoup, sans vanité.

— Tout va bien, ricana le démon ; eh ! eh ! de toi Jean et de ta femme Jeanne, un petit Jeannot ou une petite Jeannotte pourrait naître bientôt. Veux-tu, moi bâtissant ta grange, m'abandonner en retour, l'âme du futur nouveau-né ?

— Monseigneur, dit Jean, je vais demander à ma femme.

— Non pas ! oui ou non ?

— Oui, dit Jean, en baissant la tête.

Le soleil alors apparut dans sa gloire et Lucifer s'évanouit.



TOUS DEUX ÉTAIENT TRISTES...

Jusqu'ici, n'est-ce pas, citoyen lecteur, vous avez pu trouver à mon histoire quelque lointaine parenté avec celle du Pont du diable, contée par M. A. Dumas père, de l'Académie des gens amusants et non de l'Académie française. Daignez me lire jusqu'au bout.

Le jour se passa et Jean ne dit rien à sa chère moitié du pacte conclu. Et tous deux étaient tristes, lui d'avoir damné par avance un enfant (à supposer, comme il le craignait, qu'il eût un enfant) ; elle, de voir sa maison à bas et son troupeau sans abri.

Vers le milieu de la nuit, un nouveau bruit les réveilla. Cette fois, plus de feu, plus de craquements ; mais on entendait des pierres monter et descendre, des ouvriers invisibles aligner des échelles dans l'ombre et, par-dessus tout, une voix, qui n'avait rien d'humain, hurler sinistrement : " Plus vite, plus vite." Satan tenait sa promesse.

— Qu'est ce donc, dit Jeanne, et elle se levait déjà.

— Rien.

— Mais encore ?

Il fallut tout avouer. Oh ! le pauvre Jean ! Quelle semonce il allait recevoir. Et des cris, des larmes, il en allait entendre. Pas du tout ; Jeanne se mit à rire.

— Avant que le coq ait chanté, n'est-ce pas, dit-elle, la maison doit être terminée, sinon rien de fait ?

— Oui... Oui...

— Très bien, donne-moi la lanterne et dors tranquille.

Elle enfila un cotillon, un châle, chaussa des mules et, sa lanterne en main, descendit à la cour, légère et vaporeuse comme une petite ombre. La grange était bien avancée, mais pas finie, tant s'en fallait.

Jeanne s'approcha de Satan, et, avec une belle révérence :

— Bonjour, Monsieur le diable. Comment vous va ?

— Eh ! qui es-tu, toi ?

— Jeanne, femme de Jean, mais pas pour vous servir.

— Malhonnête ! Et dites donc, la belle catholique, la pieuse, la dévote, avons-nous dû assez pleurer, quand nous avons appris le marché que notre mari a conclu avec messire Satanas ! Savons-nous que notre premier-né, fille ou garçon, est un futur démon ?

— Nous le savons, dit Jeanne, et nous ne pleurâmes point. Non qu'il soit bien gai, au fond, de donner ses enfants à un vilain monsieur comme vous êtes, mais qu'aurais-je gagné à tant geindre et larmoyer ? Ce que Jean a fait, Jeanne pouvait-elle le défaire ?

— Très juste et bien raisonné, ricana Grimaud. Continuez à penser toujours aussi bien, et je crois que vous viendrez chez moi tenir compagnie à votre marmot. Car le marmot, lui, sera démon. La grange s'achève. D'ici une demi-heure, elle est finie, et le coq n'aura pas chanté.

— Croyez-vous, dit Jeanne ? J'ai idée, moi, qu'il chantera avant. D'abord, tout à l'heure, j'ai fait un bout de prière...

— A qui donc ?

— Oh ! pas à vous, bien sûr, qui ne m'auriez pas exaucée. Sans rancune, monsieur le diable, et sans revoir.

Et Satan, revenant à ses ouvriers infernaux, Jeanne s'enfuit en disant : " Avant que le coq ait chanté."

Dans un coin de la cour, au fond d'une petite maisonnette en bois, un coq habitait, à la voix criarde, seul volatile de la communauté.

Jeanne y courut, poussa la porte d'un geste brusque, fit de sa main un réflecteur à sa lanterne et, aussitôt, darda, sur le réveille-matin endormi dans le noir, une lumière jaune.

L'animal surpris crut voir le soleil et chanta l'hymne du jour.

Un grand cri de rage lui répondit et des pas précipités qui résonnaient sourdement sur la terre durcie.

Le diable détalait, dupé, ses aides de camp derrière lui. La grange se dressait, solide et neuve, là où le coucher du soleil n'avait éclairé que des ruines, mais incomplète encore. Un mètre carré manquait à la toiture. Cinq minutes de plus, et l'enfer eût gagné sa cause.



L'ANIMAL SURPRIS... CHANTA L'HYMNE DU JOUR

Et moi, je me suis rappelé cette vieille légende et elle m'a paru comme un symbole naïf et consolant de la situation présente. A cette heure, dans la nuit de la procédure et des haines, Satan édifie le monument de la Franc-Maçonnerie, ce pendant que, muet, le coq gaulois dort.

Mais il se réveillera, et son cri sonnera la retraite des sans-patrie et des sans-Dieu, quand tombera sur lui, plus brillant qu'un rayon de soleil, le rayon de la divine miséricorde.

VULCAIN

CHOSSES ET AUTRES

—Le câble sous marin le plus long à présent mesure 2700 milles.

—Plus de 10,000 pigeons voyageurs sont employés dans l'armée allemande.

—Le problème de la vie est d'obtenir la valeur de deux piastres pour une.

—On dit que la récolte d'olives en Italie vaut \$125,000 par année.

—Dans tout le Danemark il n'y a pas une seule famille illettrée.

—Un rayon de miel d'un pied carré contient 2,000 cellules.

—La quinzième partie des habitants de l'Espagne sont nobles.

—La Chine exporte 11,000,00 d'éventails par année.

—Le banyan est un arbre qui devient assez grand pour abriter 700 hommes.

—Il paraît que l'homme a plus de mémoire en été qu'en hiver.

—Les îles Philippines exportent annuellement 440,000,000 cigares.

—Il existe à peu près 6,000 langues et idiomes connus.

—Jusqu'ici la guerre des Etats-Unis a coûté quelque chose comme \$150,000,000.

—Le Parlement d'Angleterre couvre 9 acres de terre et compte 1,200 appartements.

—Le premier bureau de poste fut ouvert à Paris en 1642, en Angleterre en 1581 et en Amérique en l'année 1710.

—La statue de Pierre le Grand, à St Pétersbourg, pèse 1,000 tonnes. C'est la plus grosse statue de l'univers.

—Il y a de gros profits dans les baleines. Une baleine de 50 pieds de long pèse 140,000 livres et donne 43,000 livres d'huile et 3,000 livres de ces os tant recherchés.

—Quelqu'un qui avait du temps à perdre a calculé que les paupières d'un homme s'ouvrent et se ferment environ 4,000,000 de fois, dans cours d'une seule année de son existence.

—Tous les journaux spéciaux de Californie s'accordent à prédire une récolte exceptionnellement favorable en grains et fruits de toutes sortes dans l'Ouest des Etats-Unis.

—Un grand nombre de Chinois conservent leur tresse dans la croyance qu'un jour les anges s'en serviront comme d'un manche pour les transporter aux cieux.

—Quand un chien jappe la nuit, au Japon, son propriétaire est arrêté et condamné à travailler pendant un an pour ceux dont le sommeil a pu être troublé par les jappements de l'animal.

UNE BONNE SOCIÉTÉ

C'est la Société Coopérative de Frais Funéraires. Cette société, établie depuis plusieurs années déjà a rendu à nombre de familles affligées d'appréciables services. Le pauvre et le riche sont traités avec les mêmes égards et l'abonnement, qui est uniforme, donne au décès de chacun de ses abonnés : une riche décoration de la chambre mortuaire, un cercueil fini en bois de sossé ou en drap, au choix, un corbillard, l'un des plus beaux du continent, attelé à deux chevaux drapés, pour tout le parcours des funérailles.

C'est la première société de Pompes Funèbres qui possède une organisation parfaite et dont l'incorporation offre de solides garanties pour le modique prix d'abonnement de \$1.00 par an, variant légèrement suivant l'âge. Inutile de dire que nous conseillons fortement à tous nos lecteurs de s'abonner à cette association vraiment philanthropique. C'est une précaution à prendre, très peu coûteuse et qui enlève un grave souci et une grosse dépense à la famille à la perte d'un de ses membres.

Ne négligeons pas ce devoir.

UN MAL COMMUN

Il n'y a guère de femmes qui ne souffrent d'une affection quelconque, et il est rare de rencontrer parmi elles une personne jouissant d'une santé florissante chaque jour, les bureaux des médecins sont encombrés de femmes qui viennent les consulter pour l'une ou l'autre maladie. Sur cent, l'affection qui les tourmente n'est ni plus ni moins que le BEAU MAL. Cette maladie est l'ennemi acharné du beau sexe, elle en fait sa proie quotidienne et ne quitte les victimes qu'après avoir épuisé jusqu'à la dernière parcelle de leurs forces. Contre un ennemi aussi redoutable, il vous faut mesdames, un puissant auxiliaire. Cet auxiliaire puissant, vous le trouverez dans le *Régulateur de la Santé de la Femme* et les *Female Plasters* du Dr J. Larivière. Grâce à l'efficacité sans pareille de ces spécifiques, le mal qui vous afflige quittera immédiatement la place et ne reparaitra plus.

Ces remèdes sont vendus par tous les pharmaciens, ou écrire au Dr J. Larivière, Manville, R.S.

Ne prenez que ses remèdes, n'en acceptez pas d'autres, ou demandez sa liste de questions secrètes.

Sommaire de *La Nouvelle Revue* du 15 mai 1899 : Les perles rouges, par R. de Montesquiou ; Alexandre Pouchkine, par M. Priléjaieff ; L'archipel des Samoa, par N. Mury ; Les partis et la démocratie en Suisse, par E. Mottaz ; Le maître des sentences, par A. de Pourville ; La croisade contre l'alcoolisme, par J.-A. des Rotours ; Les lucioles, par Mme C. Solweigs ; Nos salons de 1899, par G. Sénéchal ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique dramatique ; Sciences ; Bibliographie ; Carnet mondain ; Mode. — Voir l'annonce.

—La beauté n'est que superficielle, mais la laideur mesure 12 pouces au pied.

EN TOUTES SAISONS

On peut s'enrhumer, ayez donc toujours chez vous, été comme hiver, une bouteille de *Baume Rhumal*.

—Lorsque l'impératrice de Chine voyage elle emporte avec elle ses 3000 robes qui remplissent 600 boîtes. Ces boîtes sont sous la sauve-garde de 2200 serviteurs.

IL FAUT ÉVITER CELA

Évitez l'humidité et vous éviterez de gros rhumes. Si vous vous enrhumez, le seul remède efficace, le *Baume Rhumal* vous guérira.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

...TRAITEMENT DOMESTIQUE...

Contre l'Ivrognerie

Nous guérissons plus de patients que ne le fait n'importe quel remède au monde contre l'abus des liqueurs. C'est parce que nous traitons nos patients à domicile, épargnant par là, du temps, des dépenses et l'obligation d'aller se faire traiter publiquement dans un institut, parce que nous ne donnons pas d'injections hypodermiques dont les effets sont si funestes, et que nous donnons des toniques efficaces ; parce que nous ne faisons pas seulement disparaître le désir de boire, mais que nous guérissons les maladies causées par l'abus des liqueurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance, chaque patient reçoit un soin et des instructions privément. Nous avons reçu, d'hommes distingués et bien vus dont l'influence ne s'achète pas, de meilleures recommandations que n'en a jamais reçu n'importe quel remède de l'univers. Parmi ces personnes qui recommandent et hautement notre traitement se trouvent le Rév. E. Strubbe, vicaire de Ste-Anne, le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév. Canon Dixon, recteur de St-Jude ; le Rév. M. Taylor, pasteur du Centenary Methodist Church. Renseignements et traité sur l'alcoolisme envoyés gratuitement sur demande dans une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez : THE DIXON CURE CO., 40 AVENUE DU PARC, MONTREAL.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle.

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Voitures pour n'rts depuis \$1.50 à \$25.00. Vélocipèdes, express depuis \$1.00 à \$5.00. Balles à jouer, baires, base-ball, mitaines, crosses, outils de jardinages, hamacs, etc. Livres de messe, chapelets, étuis, images et un grand choix d'articles souvenirs de premières communion. Un catalogue est envoyé sur demande.

La Banque Jacques - Cartier

DIVIDENDE NO 67

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p. c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le Capital-Payé de cette institution, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après jeudi, le 1er juin prochain. Les livres de transferts seront fermés du 17 au 31 mai prochain inclusivement. L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la banque à Montréal, jeudi le 15 juin prochain, à midi. Par ordre du bureau de direction.

TANCREDE BIENVENU, Gérant-Général.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

J.A. DUMAS
Photographe
112 Rue Vitré
Coin St-Laurent
MONTREAL.

Plumes et Duvet et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.



UN CONSEIL AUX FEMMES.

AU JOUR DE GRAND LAVAGE ET DE NETTOYAGE

.. EMPLOYEZ LA SILVERINE ..

Aucune tache, aucune saleté ne résiste à l'action de la SILVERINE, et ce sans détériorer le linge, les meubles et les prélatrs, et sans danger aucun pour la personne.

La SILVERINE est absolument hygiénique et c'est la plus recommandable de toutes les préparations du genre. Un bol à thé de SILVERINE dans une bouilloire d'eau suffit à faire un lavage considérable, sans fatigue aucune.

SILVERINE COMPANY, 1427 Rue STE-CATHERINE.

Tél. Bell, Est 836.

On a besoin de représentants responsables pour les différentes villes du Canada

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

FUNERAILLES DE PREMIERE CLASSE - - - POUR \$1.00 - - -

Si toutes les familles se rendaient compte des avantages qu'il y a d'appartenir à La Société Coopérative de Frais Funéraires, elles seraient toutes abonnées. ...Le malheur nous prend généralement au dépourvu; les membres de la Société Coopérative de Frais n'ont pas à s'inquiéter quand le malheur arrive, La Société Coopérative est là pour remplir ses obligations.

Une minime souscription annuelle vous assure des funérailles de première classe.Demandez nos agents, ou arrêtez à notre bureau où les renseignements nécessaires vous seront donnés.

La Société Coopérative de Frais Funéraires
- - - 1756 STE-CATHERINE - - -

2 CHARS

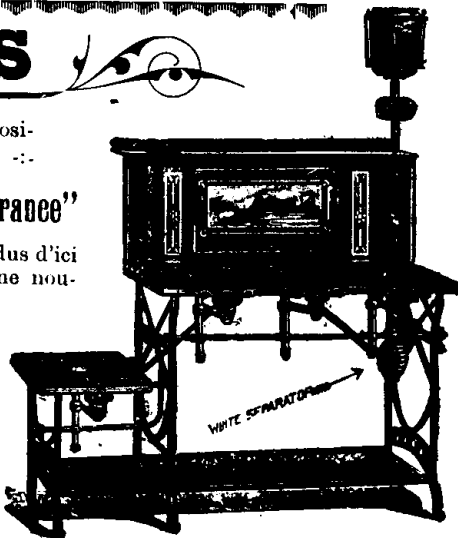
remplis de confort à la disposition des ménagères. :- :- :-

256 Poêles à Gazoline "Insurance"

arrivés hier pour être vendus d'ici quinze jours pour faire place à une nouvelle consignation.

Le seul poêle à gazoline vraiment moderne, sûr, économique et élégant.

MORALE. — Mari! si tu veux conserver l'humeur de ta bonne épouse toujours égale pendant les grandes chaleurs, donne-lui un poêle "Insurance."



AMESSE & CIE, 1818, Ste-Catherine, Montréal.
Seuls Agents pour le Canada.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

C'EST TOUJOURS

une satisfaction de mettre de côté les habits lourds d'hiver et de printemps pour revêtir les costumes légers et coquets de l'été. Quoi de plus chic, de plus frais et de plus confortable pour les chaleurs qu'une robe de Mousseline garnie de Dentelle ?

Pour 35c nous avons une magnifique mousseline fleurie, foncée, rouge, bleue, brun, pourpre.

Pour 8c vous achetez chez nous une belle mousseline, fond noir.

Pour 10c vous trouvez chez nous une belle mousseline, fond pâle et fleuri.

Pour 12½c vous voyez chez nous une belle mousseline, fond fleuri et foncé.

Pour 15c vous admirez chez nous une belle mousseline, fond grenadine.

Ces mousselines ont déjà été tellement appréciées qu'il nous a fallu réordonner plusieurs patrons pour satisfaire la demande. Tarder de venir en acheter, c'est vous priver d'une marchandise de goût.

Organdies haute nouveauté, légères, dessins riches, pâles et foncés, carreaux et rayés 20c.

Piqué blanc, bleu-marin, rose et blanc, 13c, 15c et 25c.

Les Dentelles qui conviennent le mieux pour les garnitures de ces fins tissus sont les Valenciennes. Nous en avons un assortiment considérable, depuis 5c à 40c la verge.

PARASOLS couleur, et fantaisie à \$2.50.
PARASOLS avec frilles, très nouveaux, \$3.50, \$4.00, \$4.50, \$5 00.
PARASOLS noirs avec frilles, \$1.75, ils valent plus.
PARASOLS noirs, manches couleur, 75c, \$1.00, c'est bon marché.
DEMI-PARAPLUIE, Zanella, noir, extra, \$1.50
CE SONT DES SPÉCIALITÉS.

Gants Soie, tan, turquoise, vert, bleu royal, cardinal, héliotrope, blanc et crème, noir, 25, 30, 35, 40, 50 cts.

Gants Kid lacés, 75c, \$1.00, \$1.25, à fermoirs 75c, \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.75.

Voyez nos six grandes vitrines.

LETENDRE & ARSENAULT
1493 RUE STE-CATHERINE.

Toilettes d'Eté

Rien de plus frais, de plus délicat, de plus à la mode, que ces Nouveautés que nous venons de recevoir directement de Paris ! C'est ce qui se porte actuellement dans tous les grands centres de la mode ! Comme prix, c'est inconcevable de bon marché !

La Rage du Jour !

Ceintures Nouvelles

En cuir, chiffon, paillettes, ceintures argentées, cuir et métal; ceintures en argent oxidé, ceintures à médaillons. Une collection immense aux prix de

8c 10c 15c 25c à \$2.00

Voilettes du jour, un choix immense. 10c

Chaque jour nous en recevons de nouvelles. et plus

Grands Etalages dans nos

Vitrines à Glaces

de toutes les dernières créations de Paris en fait d'articles d'été. Les dames sont priées d'y jeter un coup d'œil avant de se décider dans leurs achats. Elles y gagneront sous le rapport de la Nouveauté et du Bon Marché ! Autres jolies choses à Grands Bas Prix !

Soies de Paris, rayées et ombreées, crème et or, blanc et Nil, blanc et lilas, blanc et rose, blanc et paille, la dernière nouveauté de Paris pour Matinées et garnitures de tous genres. Valant au bas mot 69c \$1.25, pour

Ruches Plissées de Paris, toutes les plus jolies nuances, pour garnitures de Matinées et Robes. Avis aux élégantes. Bon marché, à . . . 83c la verge. Chez Larose seulement.

Ruches de Fantaisie très larges, vert-Nil, blanc, royal, crème, noir, mauve, etc. 15c Ça fera fureur !

Collets-Fichus, dernières nouveautés, toutes les nuances, valant 60 cts, 85c pour.

Impossible d'acheter ailleurs à moins de payer le double !

S. A. Larose, Propriétaire,
Coin des rues Notre-Dame et Aqueduc.

Mme LUCIEN CASAVANT

Pendant dix longues années enduré des souffrances atroces.—Les médecins de deux hôpitaux déclarent sa maladie incurable.— Une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre qu'elle voit dans les journaux lui sauve la vie



Mme LUCIEN CASAVANT

grand nombre de femmes écrivent à nos médecins spécialistes qu'elles ont pris une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre et qu'elles ne sont pas guéries.

Comment pouvez-vous espérer qu'une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre puisse vous guérir d'une maladie qui dure depuis des années, une maladie qu'aucun médecin n'a pu guérir et surtout après avoir pris une quantité de remèdes, tous sans résultats. Il ne faut pas trop espérer même du meilleur remède, il faut prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre consciencieusement pendant quelque temps, assez longtemps pour leur donner le temps d'agir suivant la gravité de la maladie. Une maladie qui dure depuis peu est beaucoup plus facile à guérir qu'une maladie qui dure depuis des années, toute femme intelligente comprendra cela. Toutes les femmes qui prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre devraient consulter nos médecins spécialistes. Nous vous invitons à leur écrire une description complète de votre maladie. Adressez votre lettre au DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306 MONTREAL. Les femmes et les jeunes filles préférant consulter nos médecins spécialistes à nos bureaux peuvent le voir tous les jours, au No 274 rue St-Denis, Montréal, de 10 1/2 heures a.m. à 5 p.m. Ces consultations à nos bureaux sont absolument gratuites.

grave que celle de Mme Casavant doit être un remède très puissant.

En effet, nous avons prouvé assez souvent que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent, que les femmes malades ne devraient plus en douter. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les maladies des femmes seulement, c'est ce qui fait leur force, c'est pour cela qu'elles guérissent les maladies particulières aux femmes, la constipation, les douleurs entre les épaules dans les hanches, dans les côtes et les reins, palpitations du cœur, tiraillements d'estomac, la dyspepsie, mal de tête, étourdissements, elles guérissent aussi toutes les maladies du changement d'âge, les maladies du foie, les prostrations nerveuses et toutes les maladies particulières aux femmes.

Nous recommandons aux femmes de ne pas cesser de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre après avoir pris une seule boîte. Un

Toutes les maladies qui sont particulières aux femmes sont certainement les plus dangereuses, les plus souffrantes et les plus difficiles à guérir. Les femmes qui souffrent savent bien cela, ainsi que les médecins qui sont presque toujours impuissants à les guérir. Nous publions aujourd'hui le témoignage de Mme Casavant qui, pendant plusieurs années, a été un véritable martyr de ces terribles maladies. Elle est si heureuse d'être guérie, qu'elle nous envoie son témoignage, nous priant de le publier pour le bénéfice de toutes les jeunes filles et les femmes souffrantes. Voici ce qu'elle dit :

"Celles seulement qui ont souffert de ces terribles maladies peuvent se faire une idée des souffrances que j'ai endurées. Il y a dix ans, soit par ignorance du médecin ou autre chose, je ne relevai pas bien d'une maladie. J'étais d'une grande faiblesse et souffrais beaucoup. J'avais constamment mal à la tête et des douleurs dans tout le corps. A la fin, voyant que mes souffrances augmentaient, je m'en allai à l'hôpital ; là, j'eus les soins de quatre médecins, à la fin, ils me dirent qu'ils ne pouvaient rien faire pour moi. Je revins chez moi totalement découragée et souffrant toujours davantage. Quelqu'un me conseilla d'aller dans un hôpital anglais privé, que là peut-être j'avais peut-être une chance de guérir. Je voulais tant revenir à la santé que j'y allai. Après quelque temps de traitement, on me renvoya en me disant la même chose qu'à l'hôpital français. Je n'avais aucune espérance d'être jamais guérie, quand un jour, je vis sur les journaux une guérison d'une maladie comme la mienne guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre de suite, je m'en fis acheter et commençai à les prendre ponctuellement. Je suis aujourd'hui mieux que je n'ai été de ma vie, tous mes douleurs sont disparues et je ne souffre plus. Que toutes les femmes qui souffrent ne désespèrent pas, car il y a un remède pour elles, et ce remède, je le nomme bien haut afin que toutes l'entendent, c'est LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE." Mme Lucien Casavant, 122, rue St-Philippe, St-Henri, Montréal.

N'est-ce pas merveilleux les guérisons opérées par les Pilules Rouges du Dr Coderre? Un remède qui peut guérir une maladie aussi

Heures de Bureau : de 9 h. a.m. à 6 h. p.m.

Tel. Bell Main 2452.

VICTOR ROY, THEO. DAoust,

ARCHITECTES, Experts.

Membres A. A. P. Q.

103 rue St-Frs-Xavier, Coin rue Notre-Dame, MONTREAL.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D' "PETIT
PIEVRES - ÉPUISEMENT"
PILULES ANONIO
toniques, réparatives, reconstituantes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

MONFORT HOTEL.

SITUÉ A MONFORT SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportmen y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES, Propriétaire.

F. DUBOIS, Gérant.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**Grandiose
Atelier de
Photographie!**

Maison Etablie en 1868.



Le nouvel atelier si moderne de H. E. Archambault devrait être visité de toutes les personnes qui s'intéressent aux choses artistiques.

C'est une merveille du genre. Cet atelier possède la Lumière la plus grande et la plus parfaite d'Amérique.

Spécialités Tous les Genres en Photographie Artistique et de Fantaisie.

ARCHAMBAULT

No 2192 rue Notre-Dame.

ARCHAMBAULT FRERES

1501, rue Ste-Catherine, - - coin Amherst

L'installation de notre établissement est maintenant complète et nous offrons à la clientèle un assortiment de marchandises qui ne saurait être surpassé par la variété, le goût et la qualité.

Jupes de Robes pour l'été. Magnifique assortiment de jupes en toile et piqué blanc, depuis 30c à \$3.50

Matinées en indienne, mousseline, percale et en soie. Matinées en soie, depuis . . . \$2.50 à \$6.00

Assortiment complet de cols et cravates pour dames, choix varié.

Beau stock de collerettes en soie, satin et chiffon, pour dames.

Robes de matin en indienne, bien faites et bien garnies, depuis 75c jusqu'à... \$2.50

Notre département de lingerie pour dames ne laisse rien à désirer.

Le département des chapeaux, sous la direction d'une modiste d'expérience, est tout ce qu'il y a de plus chic et de mieux choisi.

La confection de robes, manteaux et collerettes est confiée à Mlle Boucher, qui se charge de donner satisfaction à la clientèle la plus difficile.

N'oubliez pas que les prélatris, tapis carrés pour appartements et toutes les fournitures de maisons sont vendues ici de 25 à 30 p. c. meilleur marché que partout ailleurs.

ARCHAMBAULT FRERES

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

L. J. A. SURVEYER
6, rue St-Laurent.

QUINCAILLERIE, USTENSILES DE CUISINE, OUTILS, COUPELLERIE, &c.

SPECIALITES DU PRINTEMPS!

OUTILS de JARDINAGE, ESCABEAUX, BALAIS A TAPIS, TORDEURS ET MOULINS A LAVER, COLLIERS DE CHIENS.

RASOIRS SURVEYER



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel, Tonique, Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

Seuls agents au Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P D - D. A
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, prte de la rue St-Hubert

MALADIES DE LA PEAU

Riffo, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Riffo de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie
Prix: Une ootte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1883, rue Sainte-Catherine, Montréal

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.

Une visite est sollicitée.
Un prix spécial aux Communautés

3668

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Accords de Pianos ... par M. J. Rivet
20 années chef du département des accords à la maison L. F. N. Pratte & Cie
S'adresser chez M. J. A. BOUCHER, Marchand de Musique, 1622 Notre-Dame
PHONES: Bell Main 1850; March. 457.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull Over. Prix réduits.

ARMAND DOIN
1584 Notre-Dame

Le Petit Windsor



Restaurant des Gourmets

101, RUE ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant

OUVERT D JOUR ET DE NUIT.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

Corsets (D & A) J. B. A. LANCTOT
(P. N.) 152, rue St-Laurent
(P. D.) Fabricant de gants

Tous nos corsets de 35 cts et plus, le BOUT des ACIERS est RIVE; ce qui EMPÊCHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas AILLEURS.
Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P. N." "D. & A." "R. & G." "W. C. C." etc.
Corsets d'été en net de santé, 35c en montant.
Corsets réparés à peu de frais.
Corsets pour enfants 25c.

J. B. A. LANCTOT, - - 152, RUE ST-LAURENT,

FABRICANT DE GANTS.
Téléphone Main 3187. le page du nouveau livre.

Gants de Kid
Bleu, Vert, Heliotrope, Rouge Corail, Violet, Brochés Blanc ou Noir.
Gants de Kid 4 Boutons, couleur ou noir 50c. la paire
Gants réparés à peu de frais.

BON MARCHÉ. — Gants et Menottes, soie, taffetas, coton, pour Dames et Enfants. Prix 10c., 15c., 25c. et plus la paire. Spécial: Crème et Banc.

J. B. A. LANCTOT, - - 152, RUE ST-LAURENT,
FABRICANT DE GANTS.

NOUVELLE

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert
JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,386

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,
St Louis de Gonzague.

LA NOUVELLE REVUE

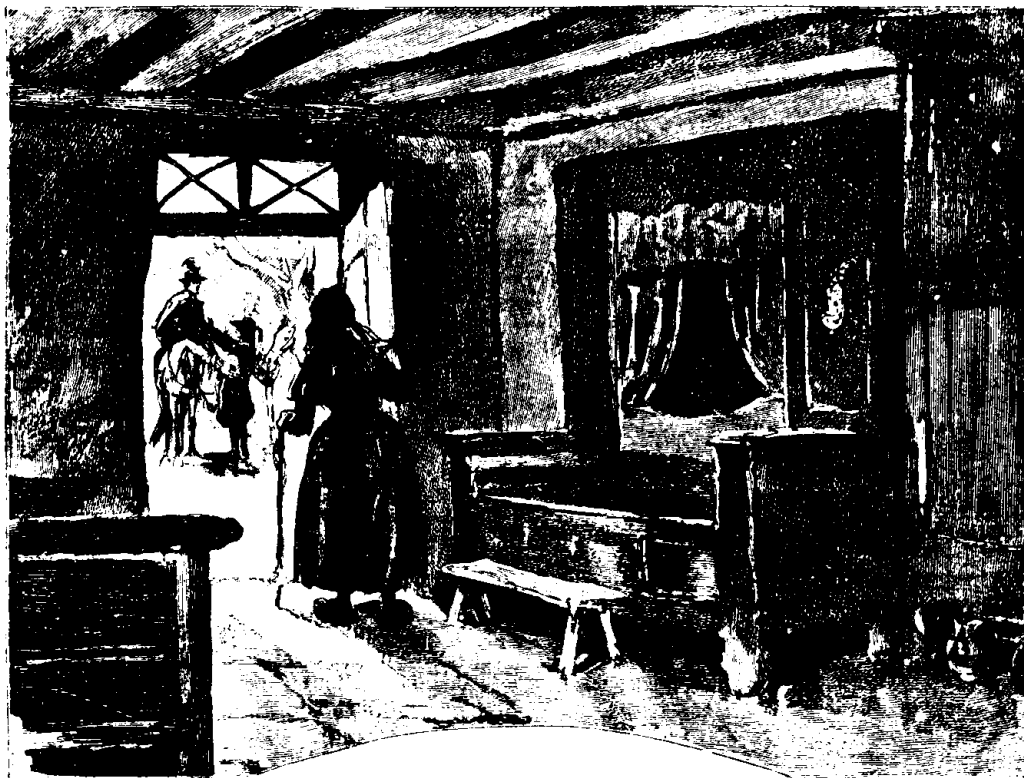
28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale**, de France et de l'Etranger.



Mad Kerven sortit de sa hutte, et salua humblement sa visiteuse.—Page 18, col. 1

LA ROCHE-QUI-TUE

HAINES DE RACE

(SUITE)

Cinq années s'étaient écoulées depuis son départ, cinq années pendant lesquelles il n'avait pas vu Ameline. L'adolescent était alors un homme, l'enfant était devenue une femme.

Tout le temps qu'Alain avait passé sur mer, il l'avait consacré sans arrière-pensée à la glorieuse carrière qu'il s'était choisie, s'efforçant d'arracher de son cœur l'affection sans espoir qui y avait pris naissance. Il n'y était point parvenu. La chère et cruelle image l'avait suivi, emplissant ses yeux et son cœur, jetant dans ses rêves la douceur de son sourire, y suscitant es plus héroïques projets.

« Si je meurs, se disait le vaillant garçon, elle me pleurera peut-être, et si Dieu m'accorde la gloire, elle l'apprendra et peut-être sentira-t-elle mon souvenir revivre dans les brumes de ce passé où j'étais pour elle un frère tendrement chéri. »

Dieu lui avait accordé la gloire, et son nom, porté par les voix de la renommée, avait plus d'une fois ému le cœur de la jeune fille.

Et voilà qu'il revenait entouré d'une auréole, jeune, précédé d'un renom de vaillance. Il retrouvait, plus séduisante qu'il ne l'avait jamais connue, la femme qu'il aurait voulu épouser.

Ameline s'était-elle aperçue de cette noble et muette tendresse vouée au désespoir ? Alain ne le sut pas.

Un événement se produisit qui, en donnant un autre cours aux pensées de l'officier, lui permit de donner un autre aliment à l'âpre désir de dévouement qui transfigurait son affection silencieuse, qui la sublimait en quelque sorte.

Ameline avait dix-neuf ans et le moment était venu pour elle de songer au mariage.

Jeune et belle comme elle l'était, elle pouvait choisir. Les soupirants ne manquaient pas ; ce qu'on nomme les « beaux partis » se présentaient par dou-

zaines, attirés autant par les charmes de l'héritière orpheline que par les nombreux millions de sa dot.

Mais la jeune comtesse était une vraie Bretonne, ancrée dans ses résolutions.

Elle n'entendait point perdre sa race, s'unir à un étranger. Comme ses pères elle voulait retrouver son sang dans l'homme qui serait son époux. Or il n'y avait plus de Kergroaz en Bretagne. Le seul homme de même famille qu'elle aurait pu épouser parmi ses compatriotes était le marquis de Féror, de trente ans plus âgé qu'elle, son parent d'ailleurs, veuf et oncle de la jeune comtesse de Plestin, à laquelle il avait promis son héritage.

Mais le marquis était un homme juste et un homme de sens.

Il redouta le ridicule qui pourrait rejaillir sur lui, lorsque le peuple critiquerait cette union d'un quinquagénaire épousant une jeune fille de dix-neuf ans. Il ne voulut pas mettre son ombre sur cette jeunesse radieuse, encourir le dédain de celle que la nature, en la parant de tous ses dons, avait en quelque sorte prédestinée au rayonnement éclatant de sa beauté.

Il accueillit donc avec un peu d'humeur les démarches que l'intendant Jean de Coatguen tenta près de lui à ce sujet.

« Puisqu'il s'agit de marier ma nièce, s'écria-t-il, et qu'il n'existe pas en Bretagne d'autre Kergroaz que moi, je me fais fort de lui trouver un mari ailleurs que dans notre Armorique. »

Et ce fut ainsi que l'oncle présenta, comme candidat « sérieux » à la main d'Ameline, un Kergroaz authentique, mais dont la nationalité s'était modifiée au cours des siècles. Le comte Arthur de Kergroaz n'était ni Breton ni Français. Il venait du pays de Galles où sa famille avait dû s'établir au moment de la conquête normande. Cette branche des Kergroaz, connue sous le nom de lord Killerton, ne s'était pas conservée pure comme la souche bretonne. Les al-

liances y avaient introduit tant de sève saxonne, que le comte Arthur pouvait être tenu pour un véritable Anglo-Saxon.

Et il l'était vraiment, d'âme comme de sang, entièrement rallié à la patrie que ses pères s'étaient donnée au XI^e siècle, haïssant la France, rêvant d'y établir l'hégémonie britannique, ou, tout au moins, d'en détacher un morceau suffisant pour le rattacher à l'Angleterre.

Au moral, le comte Arthur était la plus absolue personnification de « l'âme anglaise » XVIII^e siècle. Il avait tous les vices et ne possédait d'autre vertu que le courage, pareil en cela au héros Plantagenet, Richard Cœur de Lion. Aucune croyance ne venait compenser ni tempérer l'ardeur effrénée de ses passions. Joueur, débauché, il avait plus que compromis son héritage du pays de Galles. La ruine le menaçait, et il ne fallait qu'un beau mariage pour rétablir ses affaires.

Tel était l'homme que, pour son propre malheur, le marquis de Féror allait chercher en Angleterre.

Il connaissait depuis longtemps la France et Paris, où s'était passée la plus grande partie de sa jeunesse. Il en parlait la langue couramment, bien qu'il n'eût jamais pu se défaire entièrement de l'accent qui laisse toujours sa marque aux insulaires. Il vint donc en Bretagne, au manoir de la Croix, où il s'ennuya avec une bonne grâce de grand seigneur.

Certes, il trouva Ameline à son goût, mais la raison perverse qui le guidait ne lui montra dans la jeune femme qu'une proie, l'héritière de millions qu'il saurait employer, lui, Kergroaz, au service de ses propres intérêts autant qu'à celui de son pays. Et dès ce moment l'arrêt de mort d'Ameline fut porté.

On était au début de la Révolution. Une vaste conjuration étrangère, ourdie aux quatre vents du ciel, avait comploté la ruine et la mort de la noble nation occidentale. N'était-on pas au temps des partages de peuples ? Catherine de Russie, Frédéric de Prusse, Marie-Thérèse d'Autriche et après elle, Joseph II, ne venaient-ils pas de se distribuer la Pologne, sans que la France de Louis XVI fût intervenue, brandissant l'épée de soldat de Dieu, de champion de l'humanité ?

Or l'Angleterre était du complot. Son roi ivrogne et dément ne la gênait guère. Elle avait pour présider à ses destinées, cette lignée de diplomates incomparables qui commence à Chatam pour finir à William Pitt.

Arthur de Kergroaz était l'homme de Pitt. Accrédité à la cour de Louis XVI, dont il devenait en partie le sujet par les domaines territoriaux qu'allait lui apporter sa jeune femme, il vit venir de loin l'effroyable tourmente qui allait emporter le trône et prit ses précautions en conséquence. Il fut de tous les clubs, de toutes les associations occultes. Protestant, il fit litière du christianisme, se fit l'ami d'Anacharsis Klostz et de Chaumette aussi bien que de Brissot et de Robespierre, personnages encore obscurs, mais auxquels l'avenir réservait un rôle prépondérant.

Arthur de Kergroaz ménageait ainsi cet avenir encore inconnu.

Cependant il menait de front, avec un égal souci, avec une égale intelligence, les affaires de son mariage.

Un instant il put les croire gravement compromises.

Il était arrivé au manoir de la Croix entouré de plusieurs amis, jeunes viveurs de son espèce, dont un Anglais, James Sholton, officier de marine, l'autre Français, le baron Saint-Julien. Ces deux compagnons entre autres avaient été pour les pieux Bretons une cause de scandale, le premier par son impudeur grossière, le second par son impertinence distinguée.

La rude fierté des hommes d'Armorique ne toléra ni l'un ni l'autre, et il arriva qu'un après-midi Alain Prigent, indigné du manque d'égards des deux étrangers envers un des plus vieux serviteurs du château, releva vertement les procédés de l'Anglais.

Celui-ci, appuyé par le Français, voulut railler le jeune Breton. Les rieurs ne furent pas de son côté. Emporté par une rage aveugle, James Sholton se précipita sur son interlocuteur, les poings fermés. Sa science de la boxe anglaise selon les plus plus sûrs

principes ne lui servit de rien en cette occasion. Alain assomma à moitié l'irascible insulaire et souffleta de main de maître le baron de Saint-Julien, que, le lendemain, il mit sur le flanc pour trois mois avec un formidable coup d'épée entre les côtes.

Arthur se plaignit à Ameline de cette violence faite à ses amis. La jeune fille reçut de très haut les réclamations de son fiancé, et les fiançailles elles-mêmes furent remises en question. Alors le prude Arthur feignit de changer de sentiment. Il éloigna ses compagnons dangereux, mais après avoir sollicité d'Ameline leur pardon, que la généreuse fille s'empressa d'accorder avec sa bonté habituelle. Le comte Arthur avait ses vues sur eux.

Ce n'était donc pas un mariage d'inclination qu'allait faire l'héritière de Salaün, de Budike et de Gradlon.

Certes, si elle eût prêté l'oreille aux battements de son cœur, nul doute qu'elle n'eût attaché un regard plus attendri sur les yeux douloureux qu'Alain Prigent fixait sur elle au moment où, croyant n'être point vu, le jeune intendant laissait son affection déborder de ses prunelles sombres.

Mais la comtesse Ameline avait été sévèrement élevée. Orpheline de bonne heure, commise à la garde d'une vieille dame de compagnie depuis longtemps réfractaire au sentiment, qu'elle traitait d'ailleurs de faiblesse, la jeune fille n'avait jusqu'alors abaissé son regard sur aucun homme dans lequel elle pût voir un prétendant à sa main.

Alain n'était pour elle que le compagnon de ses jeux. La pure Ameline croyait l'aimer en frère, rien de plus.

Un jour pourtant, un seul jour, cette âme blanche eut un tressaillement soudain, et ses yeux furent éblouis d'un éclair.

Ce jour-là, le comte Arthur s'était absenté pour reconduire ses amis à Paris ; la comtesse, prise d'un caprice inexplicable, proposa à Alain de lui servir d'écuyer et de l'accompagner dans une promenade à cheval qu'elle voulait faire aux environs du manoir. Le but qu'elle s'était proposé était bien tel qu'en pouvait offrir à la curiosité d'une imagination bretonne le mystère redouté des croyances occultes, car Ameline, toute pieuse qu'elle était, n'était pas entièrement exempte d'une crédulité superstitieuse.

Il y avait à deux lieues du manoir, dans une âpre vallée, au pied du Méné-Hom, une chaumière habitée par une vieille femme, à laquelle la rumeur publique prêtait les attributs et le pouvoir surnaturels des sorcières.

Mad Kerven, surnommée *Greac'han diaoul*, c'est-à-dire femme du diable, n'avait jamais fait de mal à personne, bien au contraire. Aussi ne lui imputait-on aucune histoire méchante, aucun sort, aucune maléfice ; mais on assurait qu'elle prédisait l'avenir, donnait des philtres, et, la nuit venue, voyageait à travers les airs.

Ce fut vers le logis de la sorcière que se dirigea Mlle de Kergroaz.

Alain était à ses côtés, et Ameline ne pouvait se défendre d'une secrète joie devant l'aisance et la force de cet écuyer improvisé. Le lieutenant de vaisseau Prigent de Bocenno était le plus accompli des cavaliers.

Ils coururent sous bois d'une belle allure, rivalisant d'adresse et d'élégance. En moins d'une heure, sans se presser, ils eurent atteint la sombre gorge où se dressait laasure en ruines qui servait d'habitation à la magicienne.

Mad Kerven les avait entendus venir. Elle sortit de sa hutte et salua humblement sa visiteuse.

"Voilà le plus grand honneur de ma vie, dit-elle, que la fille de monseigneur ait voulu s'arrêter sous mon toit."

Et tandis qu'Alain, qui avait mis pied à terre, aidait à Mlle de Kergroaz à descendre, la vieille femme ouvrait la porte de la cabane pour y introduire la jeune châtelaine.

Ameline laissa voir une certaine hésitation. Mad Kerven ne s'en offensa pas.

"Craignez-vous de franchir mon seuil, Mademoiselle ? Vous pouvez le faire sans terreur, car celle qui habite cette demeure est une bonne chrétienne, quoi

qu'on dise, et son recteur ne lui a jamais refusé l'absolution."

Ces paroles décidèrent la comtesse. Elle entra, précédant l'intendant, et s'assit sur un escabeau de bois.

Et ce lui fut une agréable surprise. Certes, elle était pauvre et dénuée, cette demeure ; mais une propreté scrupuleuse y régnait. Rien ne ressemblait moins à l'ancre traditionnel des pythouisses. La Greac'han diaoul était une femme d'ordre et de soin. Aucune bête immonde, aucun oiseau de mauvais augure ne décorait les deux chambres dont se composait laasure. Des images de piété, un bénitier de buis, une branche de rameau, en tapissaient les murs.

"Tu es pieuse, Mad Kerven, dit la jeune fille en souriant. C'est bien. Je veux te montrer que je t'aime."

Ce disant, elle tendit à la sorcière une bourse bien garnie.

Celle-ci fit le signe de la croix et baisa l'aumône royalement faite.

"Que Dieu garde la maison de la Croix, murmura-t-elle avec ferveur, et qu'il préserve la fille de tout danger."

Puis, s'approchant respectueusement de la visiteuse elle demanda :

"Vous êtes venue pour que je vous parle au nom de Dieu, n'est-ce pas ? Pour que je vous dise si ce mariage plaît au Ciel ?

Ameline tressaillit et dévisagea hardiment la sorcière.

"Comment sais-tu cela, Mad Kerven ? Comment as-tu pu lire dans ma pensée, puisque moi-même j'ignorais ce matin que je dusse venir ?

—Comme je sais toutes choses, répondit la vieille femme, et, s'il plaît à Dieu, je saurai aussi ce que l'avenir vous réserve."

Elle prit la main de la comtesse et la considéra en hochant sa tête aux longs cheveux blancs. Une sorte de tristesse auguste, de farouche prévention, se peignit sur ses traits. Elle prononça d'une voix changée :

"Jeune fille, il m'est défendu de parler. Je ne puis vous dire que ceci : l'arbre des Kergroaz ne doit fleurir que de sa propre sève.

—Il est de la sève de l'arbre, fit vivement Ameline. C'est un Kergroaz comme moi."

Mad Kerven parut ne pas l'entendre. Elle alla prendre sur la huche à pain un très vieux grimoire en langue bretonne, dont chaque page, usée par les doigts, attestait qu'on l'avait surabondamment feuilleté. Le livre s'ouvrit de lui-même, et la devineresse, posant sa main sur le feuillet qui s'offrait à elle, lut à la comtesse une façon de verset ainsi conçu :

"Quand le serpent aura mordu la pierre,

"Sa tête sous un pied de fer sera broyée,

"Et la crue morte revivra."

"Qu'est-ce que cela signifie ? questionna Mlle de Kergroaz, que cette prédiction ambiguë intriguait, sans l'alarmer pourtant.

—Je ne puis vous le révéler, répondit Mad. Il y a des choses plus hautes que ma volonté.

—En ce cas, ma bonne Mad, fit Ameline en riant, ta consultation ne m'est guère utile, avoue-le."

Et, comme la vieille hochait la tête sans parler, elle s'adressa à Prigent, grave et silencieux jusque-là.

"Et vous, Alain ? questionna-t-elle avec une gaieté qui n'était pas exempte d'émotion, que n'interrogez-vous aussi le sort ? Peut-être sera-t-il moins discret à votre égard qu'au mien ?

—Oh ! madame, reprit le jeune homme avec mélancolie, je n'ai rien à demander au sort. Pourvu que je puisse consacrer ma vie au service de celle qui incarne la race, toutes mes ambitions seront remplies.

—Merci, Alain, murmura la jeune fille d'une voix tremblante. Je n'avais pas besoin de ce nouveau témoignage pour connaître votre dévouement. Vous êtes l'honneur même et je suis fière que le même sang coule en nos veines."

Mad Kerven avait contemplé les deux jeunes gens avec des yeux humides.

"Alain Prigent, dit-elle en regardant l'intendant, bénis ta destinée et remercie Dieu. Il accorde à ta fidélité le seul prix qu'elle demande."

Et montrant Ameline, qui penchait son front troublé, elle ajouta :

"Sois heureux ! La mort seule t'en séparera."

Ce fut la fin de l'entretien. La comtesse s'était levée, s'efforçant de refréner son agitation. Alain l'aida à se remettre en selle, et ils reprirent, sans prononcer une parole, le chemin du manoir.

Alain Prigent emportait dans son cœur un ineffable espoir. Ameline avait peut-être une blessure à l'âme.

Mais s'ils étaient dignes de s'épouser, ils l'étaient aussi de souffrir l'un par l'autre.

A partir de ce jour la comtesse s'éloigna du fidèle ami qui ne voulait être qu'un fidèle serviteur. Peut-être, s'il en eût été temps encore, aurait-elle rompu ce fatal mariage qui mettait désormais une ombre sur sa jeunesse, une ombre sur sa vie, car elle avait retenu l'oracle énigmatique rendu par la vieille devineresse :

"Quand le serpent aura mordu la pierre.

"Sa tête, sous un pied de fer, sera broyée,

"Et la crue morte revivra."

C'était la seconde fois, en effet, qu'un oracle sinistre lui prédisait un destin fatal.

Tout enfant, elle avait rencontré sur son passage une fille d'Egypte, une de ces créatures errantes dont l'histoire ignore l'origine et qui vont, courant le monde sans souci du lendemain, sans autre culte que celui d'une aveugle et sombre fatalité. Comme Mad Kerven, la bohémienne avait pris la main de l'enfant, et lui avait jeté ces paroles lugubres :

"La terre couvrira ton visage et embrassera ta beauté ; mais elle ne les gardera pas."

Ameline frémit en rapprochant les deux prophéties terrifiantes.

Quelle en était la signification ? Pourquoi la terre ne garderait-elle pas cette beauté qu'elle aurait embrassée, ce visage qu'elle aurait couvert ? Et quel était ce serpent qui mordrait la pierre, dont un pied de fer broierait la tête ? Quelle serait cette morte qui revivrait après qu'on l'aurait crue descendue au tombeau ?

Hélas ! la douce et belle enfant ne devait que trop tôt vérifier l'exactitude de ces prédictions.

Le comte Arthur n'avait pas prolongé son séjour dans la capitale. Il revint fort empressé auprès de l'héritière et voulut hâter l'union tant désirée.

Mais Ameline ne parut pas aussi pressée. Elle opposa à son noble parent une résistance fondée sur le prétexte d'une insuffisante préparation aux joies du mariage. Malgré l'insistance de l'Anglais et les objurgations du marquis de Féror, son oncle, elle s'ancra dans sa résolution et la notifia très délibérément au prétendant.

On était à la veille de la Révolution. Des signes avant-coureurs annonçaient l'approche d'une grande crise. Mais nul, ni en France, ni à l'étranger, ne pouvait prévoir l'effroyable tourmente qui allait se déchaîner sur la France et le monde ; nul, sauf peut-être les affiliés des différentes sociétés secrètes, qui dès longtemps élaboraient dans l'ombre le plan machiavélique de toutes les convoitises européennes liguées contre la grande nation.

Arthur de Kergroaz, lord Killerton, était du nombre de ces occultes ennemis.

Il prit donc d'assez bonne grâce l'ajournement à un an que lui signifia sa jeune parente, et prit congé d'elle en termes d'une courtoisie trop galante pour ne pas être hypocrite.

"Ma chère cousine, lui dit-il, il ne saurait me convenir de demeurer votre hôte pendant toute une année. J'ai le souci de ma dignité autant que vous de la vôtre, et pas plus que je ne voudrais compromettre votre réputation par des assiduités trop prolongées, je ne veux pas risquer mon renom de savoir-vivre en acceptant de vous le vivre et le couvert. Souffrez donc que, jusqu'à l'heure où vous me ferez la grâce de m'accepter pour époux, je m'éloigne de votre foyer, tout en gardant le plus vif désir d'y venir vous chercher le plus tôt possible. Et s'il vous plaît de m'y rappeler avant l'heure assignée par vous, j'accourrai au premier signal."

Cela dit, le comte Arthur boucla ses malles, et,

porté par la voiture du château, alla prendre la chaise de poste à Carhaix.

Ameline se garda bien de le rappeler avant l'heure.

Maintenant ce mariage lui semblait odieux. Cet homme auquel elle avait fait bon accueil sur la foi d'une attestation fournie par un parent vieux et digne de tous les respects, lui paraissait un étranger, et elle tremblait à la pensée de s'unir à un homme qu'elle n'aimait point et qu'elle craignait ne point aimer.

Elle s'ouvrit de ses terreurs à son oncle. Elevé dans les vieux principes d'obéissance aux volontés des parents, le marquis railla sa nièce de ses chimériques épouvantes.

Au reste, M. de Féror n'avait pas échappé à la contagion du scepticisme qui gangrenait les hommes de son siècle.

Il avait connu les derniers jours du grand roi, puisqu'il était né en 1705 et était aujourd'hui plus qu'octogénaire. Sa jeunesse s'était en partie écoulée au milieu des scandales de la Régence et à la cour déjà licencieuse du jeune Louis XV. Ce n'était que fort tard c'est-à-dire après l'avènement de Louis XVI, que M. de Féror s'était définitivement retiré du monde pour se transformer, de viveur passablement fou qu'il avait été, en chrétien adonné aux pratiques de la dévotion.

Pour plus de sécurité, il conseilla à Ameline de consulter la religion et la renvoya à son confesseur.

Celui-ci fut plus sévère encore que le marquis et fit un cas de conscience à la jeune fille d'une rupture injustifiable.

Ainsi tout contribua à pousser la malheureuse enfant dans l'abîme.

L'année passa très vite, cette formidable année 1789, qui vit sortir l'Assemblée constituante des Etats généraux convoqués après un délai de près de deux siècles, c'est-à-dire depuis 1610. La prise de la Bastille et les journées d'octobre laissèrent voir aux penseurs de bonne foi ce qu'allait être ce soulèvement de la France que déjà, dans l'entourage du bon et faible roi, on appelait une "révolution."

En novembre 1789, le comte Arthur de Kergroaz, lord Killerton, rentra très exactement au manoir.

VI

LE CRIME

Lord Killerton ne rentrait pas seul.

Il revenait accompagné de nombreux amis, parmi lesquels les deux dont il avait obtenu le pardon : le baron de Saint-Julien et l'anglais James Sholton. Il amenait, en outre, une façon de serviteur ou plutôt d'intendant, Ralph Gregh, surnommé Killerton, du nom de la famille, du clan primitif, à laquelle il appartenait, personnage rude et grossier, dévoué corps et âme à son maître et capable de tous les crimes pour le service de ses intérêts.

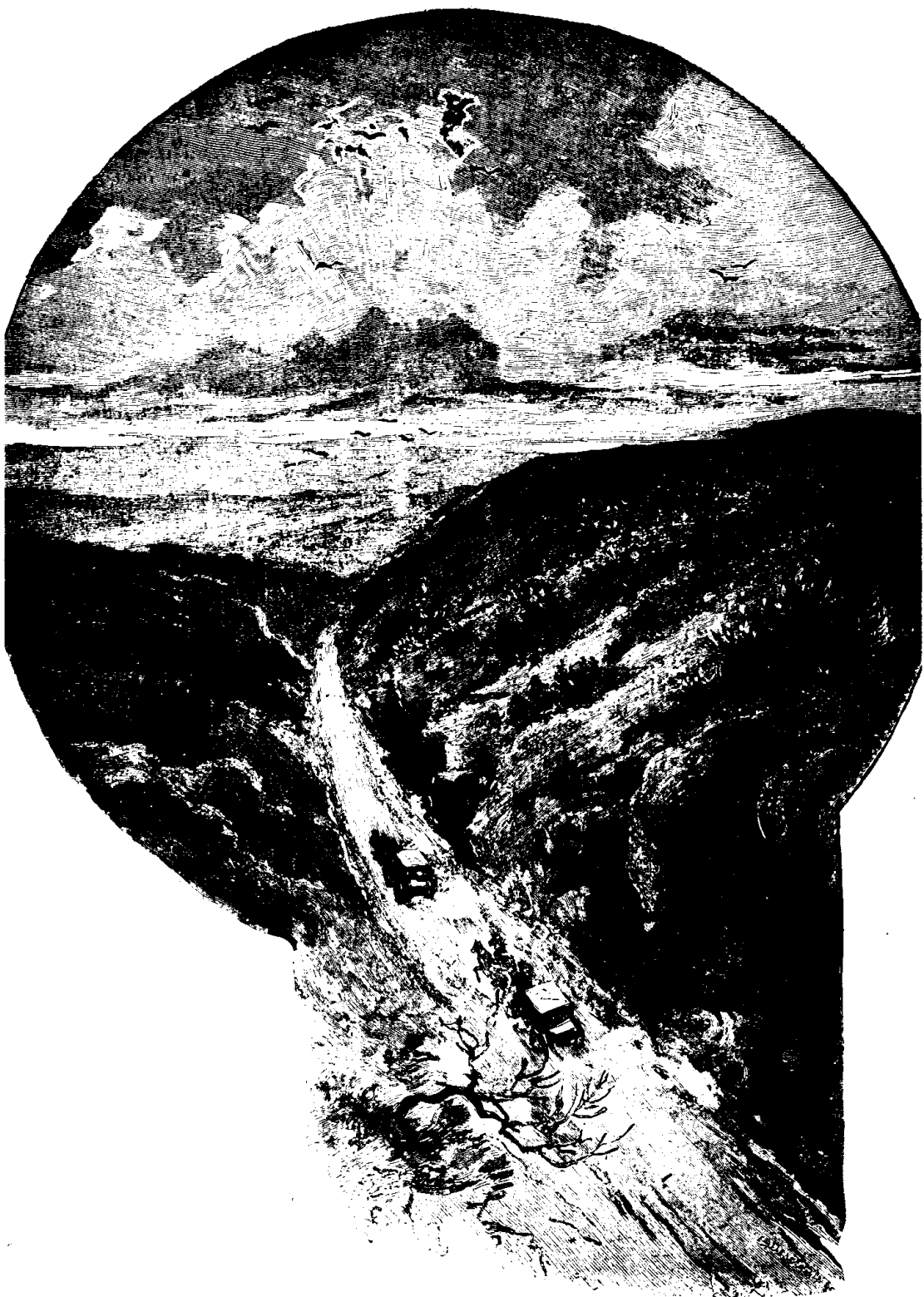
Tout ce monde s'installa au manoir, au grand plaisir des gens de la jeune comtesse, et plus spécialement des deux frères Prigent. Ameline ne pouvait guère s'opposer à cette prise de possession. Elle essaya pourtant de la résistance, le jour où son futur époux voulut expulser les deux intendants pour donner leur logis à ses créatures. Killerton feignit de condescendre à ses désirs. En réalité, son intention bien arrêtée était de n'en faire qu'à son caprice.

Alain avait mandé son frère au manoir.

Un pressentiment sinistre le hantait et l'oppressait. Il devinait une trame odieuse, une menace suspendue sur la tête de la jeune châtelaine. Une première fois il s'était ouvert de ses craintes à Jean, qui n'y avait paru prêter qu'une attention superficielle. Mais, à une seconde confiance, le cadet s'était ému. Il avait demandé et obtenu un congé, et était venu rejoindre son frère, sous le prétexte, d'ailleurs plausible, d'assister aux cérémonies du mariage.

Les deux frères avaient tenté ensemble une dé marche auprès du marquis de Féror.

Le vieux gentilhomme les avait reçus avec sa hau-



Le départ eut lieu le 13 au soir.—Page 20, col. 2

teur gouailleuse et sceptique et, dès les premiers mots, les avait interrompus :

— Ah ! ça, qu'est-ce qui vous prend, mes gars ? Vous êtes pourtant de bonne souche ; les Bocenno et nous, sommes même un peu cousins, je crois. Je vous croyais plus d'esprit que cela dans la famille."

Et il avait eu un long rire ironique et dédaigneux pour mortifier les deux jeunes gens.

Mais ceux-ci n'étaient pas hommes à se laisser mortifier impunément.

Alain avait dévisagé tranquillement le vieillard et lui avait relevé toutes ses phrases.

— Parbleu, marquis, vous faites bien de vous rappeler que nous sommes parents. Mais quand nous ne le serions pas, rien ne nous empêcherait de vous dire notre façon de penser, car vous êtes le véritable responsable de ce qui pourra arriver par la suite, vous qui avez conseillé, bien plus, qui avez arrangé ce mariage à votre fantaisie."

M. de Féror changea de couleur et d'attitude à cette rude riposte.

Ils étaient habitués à ce franc langage de leurs cadets, les aînés d'avant la Révolution. Ils ne s'en étonnaient point, en Bretagne surtout, libre terre de franchises et d'égalité. Mais ce qui était permis aux

cadets l'était à plus forte raison aux aînés. Aussi le marquis ne se fit-il pas faute de hausser encore le ton.

— Tu chantes haut, jeune coq, répliqua-t-il. Est-ce parce que tu as été marin du roi dans le grand corps ?

— Peut-être est-ce moins pour cela que parce que j'ai le droit et la vérité pour moi, marquis de Féror !

Allons, dis ce que tu as à me dire, Alain Prigent, mon cousin. Et, après cela, vous déjeunerez avec moi tous les deux. Les Bocenno sont de bonne souche, et vous portez l'épée tous les deux, bien que vous n'alliez pas au Parlement en sabots, comme mon cousin Guéménée et mon cousin Kersauzon."

Ceci remettait le dialogue au ton de la cordialité. Le grand seigneur arrogant de la première heure n'en demeurait pas moins grand seigneur. La main qu'il tendit aux deux frères leur donna une cordiale étreinte.

Ce que voyant, Alain Prigent parla tout à son aise et sans réticences.

Alors il exposa le véritable motif de ses appréhensions.

— Vous vous êtes trop pressé, marquis, d'appeler ce faux Kergroaz d'Angleterre. C'est un gentilhomme insulaire qui n'aime guère notre pays et qui n'a pas gardé le culte de la terre de ses aïeux. Je me suis laissé raconter qu'il a mangé son patrimoine, et que

la dot de la comtesse Ameline lui tient plus au cœur que sa personne.

— Il ne faut pas s'offusquer de cela, garçon, riposta le marquis, dont un doute assombrissait le front. Beaucoup de mariages se font ainsi en notre temps. peu importe ce qu'a pu être le fiancé, pourvu que le mari soit bon.

— C'est du mari que je me méfie, mon cousin. Il tient peu à la Bretagne, encore moins à la France.

— Tu te trompes, Prigent. Le comte Arthur a obtenu du roi des lettres de naturalisation.

— Et c'est pour remercier le roi de les lui avoir données qu'il s'est affilié à tous les clubs de Paris qui font la guerre au roi ? Drôle de reconnaissance, convenez-en, marquis de Féror !

Le vieillard eut une expression de terreur sur le visage. Tout sceptique qu'il avait vécu, il était demeuré fidèle à ces deux cultes de la noblesse de France, de quelque manière qu'elle les pratiquât : la patrie et la royauté.

— Tu te trompes, te dis-je ! insista-t-il avec force. Je ne puis admettre qu'un Kergroaz soit un félon. Quand nous nous soulevons pour nos privilèges en ce pays, nous jouons nos têtes. Mais autant que le bourreau nous en prenne, nous en avons d'autres à offrir au roi, dont nous ne sapons pas l'autorité.

— Tandis que c'est la tête du roi que veulent prendre les amis de votre Anglais, marquis.

Au lieu de répondre celui-ci frappa sur une table un violent coup de poing et se mit à arpenter rageusement le plancher de la vaste salle dans laquelle il recevait les deux frères.

Mais Alain n'était pas Breton pour rien. Son entêtement égalait celui de son noble parent. Il insista avec véhémence sur les dangers qu'allaient courir non seulement les biens, mais aussi la personne de la comtesse. Il mit à cette exposition une telle conviction, une chaleur si communicative, que l'opinion du marquis, si solidement assise à l'apparence, en fut tout à coup ébranlée. Le vieillard trahit son trouble dans une exclamation.

— Mais, garçon, il est trop tard maintenant pour empêcher ce mariage ; ce serait un effroyable scandale dans le pays.

— Il n'est pas trop tard pour en prévenir les conséquences, insista le tenace marin.

— Et que faut-il faire pour cela, Monsieur l'homme bien avisé ? que te suggère ta prudence ?

— Il faut surveiller de près le notaire qui va rédiger le contrat. Encore un qui ne m'inspire pas grande confiance.

— Ah ! ça, mais tu suspectes tout le monde, tête de fer ? Même ce pauvre tabellion, Me Jorge Darros, le propre neveu du digne Me Philippe Elven, notaire de la maison de Kergroaz, un saint homme s'il en fut !

— Je crains tout dans ce mariage, mon cousin. La comtesse Ameline est en même temps trop belle et trop riche pour l'Anglais.

— Et tu crois, crâne de Breton, que nous l'aurions mieux mariée si elle avait été pauvre ?

— Peut-être ! » répondit Alain, dont la voix eut un tressaillement mélancolique qui n'échappa point au vieux gentilhomme.

L'entretien s'arrêta là. Manifestement le marquis n'en pouvait supporter davantage. Les cervelles armoricaines sont ainsi faites, qu'elles n'acceptent la vérité que sous bénéfice d'inventaire. En revanche, une fois reçue, elle savent la garder.

Ce fut le cas du marquis. Le peu que venaient de lui révéler les deux frères suffit à le rendre songeur. Il se mit à méditer, et, peu à peu, en vint à regretter la précipitation qu'il avait apportée à conclure cette union, qu'à son tour il commençait à juger néfaste.

Malheureusement, il l'avait dit lui-même, une rupture à ce point eût provoqué un véritable scandale.

Il recula devant le scandale et prêcha la résignation à sa nièce. Dix mois plus tôt il avait pris ses doléances en mauvaise part et l'avait intimidée en la renvoyant au directeur de sa conscience.

Par malheur, ce scepticisme, qui dans sa jeunesse et on âge mûr avait fait au marquis de Féror une réputation d'esprit fort en même temps que de bel esprit,

eut pour déplorable conséquence de se manifester dans sa vieillesse sous l'aspect d'une navrante faiblesse.

Quand les vieillards deviennent craintifs, ils ne le sont pas à moitié. Le premier résultat de cette déchéance fut l'incertitude même de ses conseils.

Il ne sut pas plus surveiller le tabellion Jorge Darros qu'il n'avait surveillé le fiancé Arthur de Kergroaz, et ne vit pas se glisser dans le contrat la clause perfide qui assurait au survivant des deux conjoints la pleine propriété des biens de la communauté en l'absence des enfants.

Le mariage fut célébré avec une pompe admirable, ainsi qu'il convenait à l'union des derniers représentants d'une des plus nobles familles de Bretagne. Et pourtant, au milieu des douloureux événements, des graves problèmes, des cruelles angoisses dont la Bretagne comme la France était en ce moment le théâtre, ces réjouissances parurent menteuses et de mauvais augure. On eût dit que de fâcheux pronostics pesaient sur elles.

La veille de la cérémonie religieuse, Ameline avait pris à part son fiancé et lui avait dit, avec une paisible liberté d'esprit et de langage :

— Monsieur, je serai pour vous une épouse soumise et dévouée. Mais, avant de le devenir, je requiers de vous un engagement solennel et qui vous lie sans restriction dans votre foi de chrétien et votre honneur de gentilhomme.

— Ma chère Ameline, répondit galamment le comte Arthur, je suis prêt à me lier par serment, sans même savoir à quoi je m'engage. Libre donc à vous de ne m'en faire connaître la teneur que plus tard.

La jeune fille releva fièrement la tête et regarda son parent bien en face.

— Je n'entends point vous prendre en trahison, Monsieur, ni vous obliger à votre insu. Je tiens à ce que vous sachiez toute l'étendue de vos obligations.

— Or, voici ce que j'attends de vous : j'ai fait vœu de ne vous appartenir en tant qu'épouse qu'après avoir donné à Dieu tout le premier mois qui suivra notre union.

— Il y a, à Sainte-Anne, près d'Auray, un asile pieux ouvert à ces sortes de retraites temporaires. Vous voudrez bien m'y conduire auprès des filles de Dieu, qui m'y gardent une place, afin que j'accomplisse en ce lieu toutes mes dévotions, car je dois vous prévenir que je suis scrupuleuse et qu'à mes yeux la parole donnée à Dieu est aussi respectable que celle que l'on donne aux hommes.

— Ma piété doit vous plaire, car elle est le plus sûr garant de ma fidélité conjugale. Etes-vous prêt, Monsieur, à prendre envers moi cet engagement d'honneur ?

Arthur de Kergroaz s'inclina avec une déférence souriante.

— Madame, bien que votre vœu retarde l'heure désirée qui doit combler les miens, j'aurais mauvaise grâce à mettre obstacle à son accomplissement ; faites donc à votre guise.

— Je vous conduirai au pieux asile de Sainte-Anne d'Auray et vous attendrai tout le temps qu'il vous plaira de consacrer au service de Dieu. Par exemple, je ne saurais m'engager à l'employer aussi pieusement que vous. Vous me pardonnerez cette faiblesse, qui tient à la différence de nos éducations. Nul doute qu'à votre contact journalier et à la faveur de vos conseils comme de vos prières, je ne parvienne moi-même à une édifiante conversion.

Il persifflait. Ameline fut désagréablement impressionnée, et ses craintes vagues s'en accrurent.

Elle dissimula néanmoins cette impression et fit préparer la grande berline de voyage, dans laquelle elle eut l'imprudence de placer, avec le linge et les toilettes nécessaires à son séjour au couvent, une somme fort importante en numéraire, quatre-vingt mille francs environ, appât trop tentant et surtout de trop facile aspect pour les cupidités toujours en éveil.

Le départ eut lieu le 13 décembre au soir, et cette date parut de mauvais augure.

On avait essayé d'ajourner ce voyage au lendemain. Mais le comte Arthur, peu superstitieux de sa nature, avait si bien raillé les croyances timorées des servi-

teurs de la comtesse, qu'il leur avait fait honte de leurs folles terreurs.

La route choisie avait été la plus courte, mais non la meilleure. Au lieu de prendre par Carhaix, l'équipage des deux époux avait suivi le chemin sauvage et mal famé qui traversait la forêt autour du Huelgoat. M. de Kergroaz, désormais le maître, avait, sous prétexte d'économies, congédié tout le personnel des serveurs.

Et ceux-ci n'avaient pas encore fait dix lieues sur la voie du retour, qu'une terrible nouvelle leur était parvenue.

Un accident effroyable était survenu. En passant près du gouffre du Huelgoat, la plus grande des deux berlines, celle qui contenait les nouveaux mariés, avait versé. La comtesse avait été gravement blessée, si gravement que son mari avait doublé les étapes pour la porter au couvent de Sainte-Anne, où elle n'était arrivée que pour y mourir.

Tout aussitôt le chapelain du manoir et les deux frères Prigent avaient pris les meilleurs chevaux, afin d'aller porter leurs soins à la jeune châtelaine mourante. Mais il y avait trois jours de bonne course du pied du Méné-Hom au sanctuaire révérend.

Lorsque les trois fidèles étaient arrivés, ils n'avaient trouvé que le comte tout en larmes sur la bière qu'on venait de clouer. Et comme ils réclamaient le corps pour le placer dans la sépulture des aïeux, la supérieure du couvent avait exhibé une sorte de testament d'une écriture tremblante et brisée.

— Puisque je n'ai pu remplir mon vœu, disait cette écriture, je désire que ma dépouille repose à perpétuité dans les caveaux de l'Asile, sous la garde de Dieu et la tutelle de notre mère sainte Anne.

Cette déclaration n'était pas signée, ce qui s'expliquait, disaient les bonnes Religieuses, par le dérangement mental de la mourante. Le comte Arthur confirmait leurs dires, et, pour bien en établir la véracité, il avait remis au couvent une somme de dix mille francs pour l'entretien de sa tombe et la fondation de cent messes à perpétuité pour le repos de son âme.

En agissant de la sorte, il n'avait fait, disait-il, que se conformer au désir suprême de la jeune morte.

Tout cela parut bien hâtif, bien peu vraisemblable aux trois voyageurs. Leurs soupçons s'éveillèrent.

Mais ils comprirent qu'une terrible partie était engagée, dans laquelle la vie même et la fortune d'Ameline était l'enjeu. Ils se dirent que l'Anglais avait sans doute fort bien pris ses précautions pour que son crime, si crime il y avait, ne fût pas découvert.

Ils feignirent de se retirer, afin de laisser au comte le temps de s'éloigner lui-même.

Leurs prévisions étaient fondées. Arthur de Kergroaz s'empressa de quitter le couvent, dont le séjour assurait-il, lui était devenu insupportable. Seulement, au lieu de rentrer au manoir, il porta son désespoir à Paris. Cet époux désolé avait besoin de distractions.

Alain et Jean avaient eu le temps de faire une remarque, ou plutôt une constatation importante.

Des trois berlines qui avaient emporté les nouveaux mariés et leur suite, deux seulement étaient à Sainte-Anne.

En outre, le baron de Saint-Julien, l'officier anglais Sholton et le serviteur Ralph Gregh, dit Killerton, n'étaient plus là.

Rapidement les deux frères et le chapelain, l'abbé Kerhuel, avait dressé leur plan.

Ils mirent la supérieure en demeure de faire ouvrir la bière avant que le caveau se fermât.

Celle-ci se refusa à exécuter l'ordre en l'absence du comte, et exigea un ordre émanant des autorités ou, tout au moins, du plus proche parent de la défunte. Ce parent était le marquis de Féror. Jean Prigent partit à franc étrier et le surlendemain matin ramena le vieux gentilhomme en personne, auquel il avait communiqué ses doutes.

Alors il se passa dans les caveaux de la chapelle du couvent une scène pleine d'une sombre horreur.

PIERRE MAEL.

(A suivre)